

RTp 110m



ESSAI

SUR

LES PENSÉES DE PASCAL

PAR

ANDRÉ PILLET

PROFESSEUR

---

WISSENSCHAFTLICHE BEILAGE

ZUM

JAHRESBERICHT DER EVANGELISCHEN REALSCHULE I ZU Breslau,  
OSTERN 1894.



1894. Progr.-No. 224.

---

BRESLAU.

DRUCK VON GRASS, BARTH & COMP. (W. FRIEDRICH).

Le livre qui contient les Pensées est demeuré inachevé. Est-ce là un malheur qui a frappé la philosophie et la littérature et doit être sincèrement déploré de quiconque suit avec attention et intérêt le mouvement de la pensée et la forme qu'elle revêt dans les nations et à travers les âges? Déjà avant l'époque de son apparition nous trouvons les avis partagés relativement à l'état incomplet et délabré dans lequel il est resté. De Ribeyran, archidiacre de Comminges, émettait l'opinion qu'on devait „remercier la Providence divine“ de ce qu'il n'était pas terminé, parce que, donnait-il pour raison, „comme tout y est pressé, il en sort tant de lumières de toutes parts, qu'elles font voir à fond les plus hautes vérités en elles-mêmes, qui peut-être auroient été obscurcies par un plus long embarras de paroles<sup>1)</sup>“. Le Camus, conseiller et aumônier ordinaire du Roi, depuis évêque de Grenoble et cardinal, s'affligeait de „la perte de l'Authentique“, qui n'avait laissé que des fragments, des premiers traits, ou plutôt, comme il appelait les Pensées, des „Diamans brutes épars çà et là“, et demandait avec regret „quel esprit“ ceux-ci „n'auroient pas ébloui, si le sçavant ouvrier avoit eu le loisir de les polir et de les mettre en œuvre<sup>2)</sup>“. Dans notre siècle, Sainte-Beuve a exprimé qu'on ne saurait aller jusqu'à „se féliciter de ce que l'ouvrage n'est pas achevé,“ et de ce qu'ainsi on peut plus aisément en embrasser l'ensemble et en pénétrer les détails, mais cependant que de Ribeyran „n'avait pas tout à fait tort en un sens,“ et que ces débris, „s'ils ne nous découvrent pas mieux les vérités que Pascal avait à cœur de produire, nous font mieux voir et plus à fond Pascal lui-même<sup>3)</sup>“. Enfin, parmi les contemporains, un éditeur érudit et consciencieux du volume qui nous occupe, M. Molinier, a porté un jugement où se rencontre quelque chose de chacune des appréciations de l'archidiacre de Comminges et de Sainte-Beuve, et énoncé „qu'il fallait peut-être remercier la maladie grâce à laquelle nous ne possédons que des reliques, qui plus encore que les Provinciales permettent de connaître l'âme de leur auteur<sup>4)</sup>“. Nous dirons à notre tour qu'après les Provinciales — puisqu'elles viennent d'être nommées — les Pensées étonnent, que Pascal, devenu d'un adversaire ardent et heureux des Jésuites, selon l'expression de Victor Cousin, „leur serviteur et leur soldat<sup>5)</sup>“, avait beaucoup présumé de ses forces en voulant exécuter le plan audacieux de réduire la philosophie à néant pour élever ensuite sur ses ruines un „monument“ à la religion chrétienne<sup>6)</sup>, et que sa gloire n'a, sinon gagné, du moins rien perdu à ce que son dessein fut empêché de s'accomplir.

C'est dans les dernières années de sa vie que Pascal entreprit d'écrire les Pensées. Il avait abandonné depuis longtemps, convaincu de leur inanité, les mathématiques et la physique, dont il s'était occupé cependant avec tant d'amour, et il vivait séparé du monde, dédaigneux des curiosités

<sup>1)</sup> Pensées de M. Pascal sur la Religion et sur quelques autres sujets, qui ont été trouvées après sa mort parmi ses papiers. A Paris, chez Guillaume Desprez. MDCLXX. Voir les Approbations.

<sup>2)</sup> Ibidem.

<sup>3)</sup> Port-Royal, par C.-A. Sainte-Beuve. Paris, 1840—59. T. III, p. 311, la note, et 372.

<sup>4)</sup> Les Pensées de Blaise Pascal, texte revu sur le manuscrit autographe, avec une préface et des notes, par Auguste Molinier. Paris, MDCCCLXXVII—LXXIX. Préface, t. I, p. XXI.

<sup>5)</sup> Des Pensées de Pascal, par M. Victor Cousin. Troisième édition. Paris, 1847. Avant-propos, p. XIII.

<sup>6)</sup> Le mot est pris d'A. Vinet. Études sur Blaise Pascal. Deuxième édition. Paris, 1856. P. 15.

de la nature, voué uniquement aux „choses de Dieu<sup>1)</sup>.“ Repris de son ancien zèle pour la science, il avait encore cherché la solution d'ardus problèmes<sup>2)</sup>; mais ce n'avait été là qu'un retour passager, et, continuant de s'adonner à des conceptions d'un genre tout opposé, il asseyait lentement, on le savait, les bases de „l'Apologie.“ Il s'était ouvert sur ce sujet à quelques confidents<sup>3)</sup>, et comme dans l'état de faiblesse et de langueur auquel des maux précoces<sup>4)</sup> et ses grands travaux l'avaient réduit sa mémoire ne pouvait plus garder aussi facilement qu'autrefois ce que son cerveau enfantait, force lui était bien „d'en mettre quelque chose par escrit pour ne le pas oublier<sup>5)</sup>.“ Le premier morceau de papier qui lui tombait sous la main recevait donc „les veuës et les idées qu'il préuoyoit luy pouuoir vn jour seruir pour son dessein<sup>6)</sup>.“ Mais ces productions inégales d'une intelligence entravée dans son activité par les infirmités et les douleurs du corps nous apparaissent trop comme des fruits qui n'ont pas mûri. Le temps, cet auxiliaire nécessaire à tous ceux dont la phrase se forme péniblement, quoiqué la pensée soit prompte à naître, a manqué à Pascal<sup>7)</sup>; ajoutons aussi avec M. Havet que, même s'il ne lui avait pas fait défaut, on peut douter encore qu'il eût jamais fini son ouvrage<sup>8)</sup>, car, aspirant à la perfection littéraire et d'une extrême rigueur à l'égard de son style, il remaniait, corrigeait et repolissait „jusqu'à huit ou dix fois,“ avant d'en être satisfait, l'expression, la forme extérieure<sup>9)</sup>, ayant sous ce rapport une ressemblance assez frappante avec J.-J. Rousseau, de

<sup>1)</sup> Lettres, opuscules et mémoires de madame Perier et de Jacqueline, sœurs de Pascal, et de Marguerite Perier, sa nièce, publiés sur les manuscrits originaux par M. P. Faugère. Paris, 1845. Mémoire sur la vie de M. Pascal, écrit par mademoiselle M. Perier, p. 454.

<sup>2)</sup> Idem. Vie de B. Pascal, par Mme Perier, p. 22, et Mémoire de Mlle Perier, p. 457 et 458.

(Œuvres de Blaise Pascal (publiées par l'abbé Bossut). A la Haye (Paris), chez Détune (Nyon), libraire. MDCCLXXIX. Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal, t. I, p. 71—85.

<sup>3)</sup> Pensées de M. Pascal. Voir la Préface. Celle-ci, qui est anonyme, a été composée, on ne l'ignore pas, par Étienne Perier, neveu de Pascal.

Discours sur les Pensées de M. Pascal, où l'on essaye de faire voir quel estoit son dessein. Avec un autre Discours sur les preuves des Livres de Moysé. (Par Filleau de La Chaise.) A Paris, chez Guillaume Desprez. MDCLXXII. P. 13—15.

<sup>4)</sup> Vie de B. Pascal, par Mme Perier, p. 8 et 9, et Mémoire de Mlle Perier, p. 447—452.

<sup>5)</sup> Pensées de M. Pascal. Préface.

Mémoire de Mlle Perier, p. 456 et 457.

<sup>6)</sup> Pensées de M. Pascal. Préface.

<sup>7)</sup> Ibidem.

<sup>8)</sup> Pensées de Pascal, publiées dans leur texte authentique, avec un commentaire suivi, par Ernest Havet. Paris, 1869. Extrait d'une Étude sur les Pensées de Pascal, p. VII et VIII.

<sup>9)</sup> Pensées de M. Pascal. Préface.

Ludovici Montaltii Litteræ Provinciales de morali et politica Jesuitarum disciplina, à Willelmo Wendrockio, Salisburgensi Theologo, è Gallica in Latinam linguam translata, et theologicis notis illustrata. Editio sexta. Coloniae, apud Nicolaum Schouten. (L'ouvrage n'a pas été imprimé à Cologne par Schouten, qui est un nom supposé, mais à Amsterdam, chez les Elzeviers.) MDCC. Voir Præloquium tertium, t. I.

M. le docteur Hermann Reuchlin a dit, non d'une manière positive, il est vrai, — Pascal's Leben und der Geist seiner Schriften. Stuttgart und Tübingen, 1840. P. 177 — que la XVIII<sup>e</sup> Provinciale avait été retouchée seize fois. C'est là un chiffre très fictif. Sainte-Beuve assure par contre nettement qu'elle fut refaite jusqu'à treize fois. Ce nombre est celui de Brienne, qui l'indique dans une longue lettre adressée à Mme Perier; mais Sainte-Beuve le cite, — si d'ailleurs nous comprenons bien, — d'après le témoignage de Guillaume Wendrock, pseudonyme de Nicole, et de son livre. Port-Royal, t. III, p. 36. — A un autre endroit du même tome, p. 296—299, il donne pourtant un extrait considérable de la lettre de Brienne, „cet homme d'esprit dont la tête avait été un peu dérangée.“ — Il y a plus d'une inexactitude dans ce que le célèbre critique rapporte concernant „l'Histoire des Provinciales“ de Wendrock. Cette prétendue Histoire n'est pas formée seulement d'une préface mise „en tête de la traduction latine des Provinciales.“ Celle-ci a plusieurs avant-propos, et les passages reproduits en français par Sainte-Beuve et empruntés à la version de Mlle de Joncoux appartiennent au Præloquium tertium. Le chiffre treize ne se trouve pas mentionné dans le texte original. Voici, du reste, en quels termes Wendrock s'est exprimé touchant le soin et la peine que coûta à Pascal la dix-huitième de ses Lettres: „Nam illæ cætero-

Balzac, le romancier, et Gustave Flaubert. Voltaire a prétendu „qu'il n'avait jeté ses idées sur le papier que pour les revoir et en rejeter une partie<sup>1)</sup>.“ Qu'il en soit de cette assertion, qui a été contredite, ce qu'on voudra, il sera toujours malaisé d'essayer de préciser à quel point il les aimait et combien il en aurait supprimées, s'il en avait eu le loisir. Or, à les prendre comme elles sont, presque dépourvues de toute liaison entre elles, parfois développées longuement, parfois résumées en expressions isolées et obscures, demeureraient-elles inattaquables, et l'auteur de *Zaïre*, par exemple, a-t-il eu tort d'en condamner un certain nombre? La Harpe l'a raillé d'être „allé se heurter contre des pierres d'attente<sup>2)</sup>.“ Dès qu'un ouvrage a vu le jour, quel qu'il soit, il appartient à la critique, et Voltaire, croyons-nous, en argumentant contre Pascal, n'a fait qu'exercer son droit. Néanmoins, si l'on admet que, en face de ces „aperçus incomplets,“ de ces „fragments informes,“ la sévérité du jugement „n'est pas convenable<sup>3)</sup>“, l'éloge outré, il faut l'avouer, ne l'est pas davantage, et Chateaubriand, de son côté, ne devait point assimiler les *Pensées* aux „ruines de Palmyre, restes superbes du génie et du temps<sup>4)</sup>.“

Rarement un livre a éprouvé des destinées plus mêlées que celui qui fait l'objet de ces pages. Les générations, en passant, n'ont pu se défendre de le considérer avec attention et de le juger, et presque toutes, pour ainsi dire, l'ont marqué de leur empreinte, soit par des additions fort louables de passages ou de chapitres inédits, soit par des retranchements, des altérations et même des refontes arbitraires qui entraînent chaque fois, naturellement à des degrés différents, une modification de son essence. Éditées par le Jansénisme, les *Pensées* furent accueillies à leur apparition avec faveur et pendant assez longtemps ne trouvèrent dans le monde que des admirateurs<sup>5)</sup>. Après les Provinciales, qui avaient déchainé contre les Jésuites une terrible tempête, elles ne pouvaient manquer — on est bien en droit de se le figurer — d'être saluées par la puissante Compagnie comme un rayon de soleil. Pourtant cette dernière ne jugea pas à propos de payer publiquement un tribut de

quin cultissimæ (les deux dernières Epistolæ) et elaboratissimæ sunt, decima-octava præsertim, in qua omnium maximè dicitur desudasse.“

<sup>1)</sup> Œuvres de Voltaire, avec préfaces, avertissements, notes, etc., par M. Beuchot. Paris, MDCCCXXIX—XL. T. LIV, Lettre à M. de s'Gravesande, p. 348 et 349. — Voir, en outre, les Remarques (premières et deuxièmes) sur les *Pensées* de M. Pascal, t. XXXVII, p. 36—37 et 81.

<sup>2)</sup> Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne, par J. F. La Harpe. Quatrième édition. Paris, 1822. T. VII, p. 155 et 156.

<sup>3)</sup> Voltaire semble pourtant avoir cru agir avec discrétion et ménagement envers Pascal. Ainsi, à la date du 29 avril 1734, il mandait à de Maupertuis: „Savez-vous bien que j'ai fait prodigieusement grace à ce Pascal? De toutes les prophéties qu'il rapporte, il n'y en a pas une qui puisse s'expliquer honnêtement de Jésus-Christ. Son chapitre sur les miracles est un persiflage. Cependant je n'en ai rien dit, et l'on crie.“ — T. LI, p. 481. — Auparavant, le 26 juillet 1733, il avait écrit à de Formont ce qui suit: „Je ne crois pas que le petit nombre de vrais philosophes qui, après tout, font seuls, à la longue, la réputation des ouvrages, me reprochent beaucoup d'avoir contredit Pascal. Ils verront, au contraire, combien je l'ai ménagé; et les gens circonspects me sauront bon gré d'avoir passé sous silence le chapitre des *miracles* et celui des *prophéties*, deux chapitres qui démontrent bien à quel point de faiblesse les plus grands génies peuvent arriver, quand la superstition a corrompu leur jugement.“ Même tome, p. 413 et 414.

<sup>4)</sup> Œuvres de M. le vicomte de Chateaubriand. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, 1838. Génie du Christianisme, t. III, p. 8.

Villemain ne fit qu'imiter le romancier de René et des Martyrs, sa comparaison pompeuse et ses mots d'enflure, lorsqu'il écrivit: „Dans les sables de l'Égypte on découvre de superbes portiques qui ne conduisent plus à un temple que les siècles ont détruit, de vastes débris, des vestiges d'une immense cité, et, sur les chapiteaux renversés, d'antiques peintures, dont les éblouissantes couleurs ne passeront jamais, et qui conservent leur frêle immortalité au milieu de ces antiques destructions: telles paraissent quelques pensées de Pascal, restes mutilés de son grand ouvrage.“ *Mélanges historiques et littéraires*. Paris, MDCCCXXVII. De Pascal, considéré comme écrivain et comme moraliste, t. I, p. 368.

<sup>5)</sup> Bayle, Dictionnaire historique et critique. Cinquième édition, revue, corrigée, et augmentée. Avec la vie de l'Auteur, par Mr. Des Maizeaux. A Amsterdam, etc. MDCCXL. Art. Pascal, t. III, p. 607.

Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. III, p. 310 et 315.

reconnaissance à une œuvre qui participe de son esprit et favorise sa cause. Elle usa de réticence envers le volume posthume de Pascal; puis il arriva un moment où, rompant enfin le silence dont elle s'était enveloppée, elle l'attaqua résolument, quoique d'une manière très peu adroite et ridicule<sup>1</sup>). Le déisme, de son côté, offusqué des accents de religieux enthousiasme qui animent les Pensées et de cet esprit misanthrope avec lequel elles présentent l'homme „dans un jour odieux,“ nous peignant tous „méchants et malheureux,“ les battit aussi en brèche<sup>2</sup>). Ses coups, comme on peut croire, portèrent d'une façon plus sérieuse. Le protestantisme vint alors à la défense et s'escrima contre le redoutable agresseur en champion vaillant et généreux<sup>3</sup>); toutefois, à une époque plus rapprochée de nous, il montra moins de désintéressement et, tout en luttant bravement pour la cause de Pascal avec un nouveau et dangereux adversaire, il essaya de butiner sur le champ du combat<sup>4</sup>). Son courage et ses efforts à repousser les rudes attaques du déisme demeurèrent néanmoins superflus, car celui-ci triompha. Plus tard, l'athéisme voulut à son tour donner l'assaut aux Pensées; mais la place était déjà démantelée, de sorte qu'il s'en empara à son aise<sup>5</sup>). Le déisme, imitant son exemple,

<sup>1</sup>) Le Père Hardouin, comme on sait, a crié contre Pascal à l'athéisme, fondant son accusation sur un certain nombre de passages qu'il a extraits des Pensées et rapportés, en les faisant suivre d'observations, dans ses *Athei detecti*, le premier et le plus considérable de la série des ouvrages qui composent les *Opera varia*. Amstelodami, apud Henricum du Sauzet, et Hagæ Comitum, apud Petrum de Hondt. MDCCXXXIII.

Voltaire s'est moqué de la sotte imputation du Jésuite — imputation dont, par parenthèse, il n'avait point lu les spécieuses raisons — dans ses deuxièmes Remarques sur les Pensées. — T. XXXVII, p. 83. — Ce n'était cependant pas là le moyen de se conserver les bonnes grâces de la Société de Loyola que les premières avaient dû certainement lui acquérir, et sur lesquelles il avait bien compté, puisque, le 14 juillet 1733, il écrivait à de Cideville: „Je viens de recevoir une lettre du philosophe Formont; il n'est pas d'avis que j'argumente, cette fois-ci, contre Pascal. Mais le livre (les Lettres philosophiques) était trop court, et, d'ailleurs, si je déplais aux fous de jansénistes, j'aurai pour moi ces bougres de révérends pères.“ T. LI, p. 403 et 404.

<sup>2</sup>) Nous n'avons pas besoin de dire que nous entendons parler de Voltaire et de ses Remarques déjà citées, d'où sont pris naturellement — p. 37 — les mots mis entre guillemets.

<sup>3</sup>) D.-R. Boullier, de l'Église réformée, métaphysicien et écrivain de talent, répondit à Voltaire. — Défense des Pensées de Pascal contre la critique de Mr. de Voltaire, par M\*\*\* (anonyme), ouvrage qui se trouve imprimé à la suite des Lettres critiques sur les Lettres philosophiques, du même auteur. A Paris, chez Duchesne, libraire. MDCCLIV. — Chrétien de foi, fervent, Boullier a expliqué que c'était „moins son zèle pour la mémoire du grand Homme, toute respectable qu'elle est,“ qui l'avait fait entrer en lice, que celui qu'il „devait à la Religion.“ — P. 103. — Sa Défense ne manque pas de force, elle manque seulement de modération. Un persiflage outrecuidant, injurieux, des excès de langage l'entraînent, par exemple, à comparer son antagoniste à „un Papillon s'attaquant à l'Oiseau de Jupiter,“ — p. 100 — ou à dire de lui: „Tout est faux, artificieux, plein de malins déguisemens, dans ce tour que le Critique donne à la chose,“ — p. 126 — ou encore: „Je suis assuré que s'il parloit sincèrement, il avoueroit que dans cette belle antithèse il ne s'entendoit pas lui-même.“ P. 143.

<sup>4</sup>) A. Vinet, — car c'est de l'auteur du Discours sur quelques sujets religieux qu'il est ici question — a rompu contre Victor Cousin plus d'une lance en l'honneur de Pascal par rapport au pyrrhonisme des Pensées. Mais il a laissé échapper en joutant maints traits de protestantisme, ce qui n'est point arrivé à Boullier. Voir les Études, p. 112, 119, 135—139, 149—150, 160—163 et 79, la note.

Si dans Vinet le calviniste perce, s'il cherche à tirer Pascal à soi, ses tentatives ont au moins une certaine réserve. Nous voudrions rencontrer le même genre de discrétion relative chez M. le docteur Schwalb, pasteur attaché au temple Saint-Martin, à Brême. La part qu'il taille au protestantisme dans les Pensées n'est pas mince et ressemble assez à un accaparement. Blaise Pascal, Reden und Aufsätze. Berlin, 1892. Voir les pages 28 et 31—34.

M. le docteur Schwalb, au fond, — nous devons le dire „en sa défense et excuse,“ — n'a fait que suivre l'exemple du clergé catholique. Celui-ci, il faut l'avouer, n'est guère modeste, a sur le livre de Pascal d'incroyables prétentions, le prend, l'usurpe sans façon tout entier. Mais nous ne désirons pas grossir cette note plus qu'il ne convient et nous nous arrêtons, après avoir dit encore que, malgré leur application et leur adresse, MM. les abbés Flottes et Maynard, le premier par ses Études sur Pascal, — Paris, 1846 — le second dans son ouvrage intitulé: Pascal, sa vie et son caractère, ses écrits et son génie, — Paris, 1850 — n'ont nullement réussi à nous persuader que les Pensées leur appartiennent en propre, que les orthodoxes romains en sont les exclusifs possesseurs.

<sup>5</sup>) Condorcet, qui croyait à la seule divinité de la raison, donna en 1776 une édition des Pensées, précédée d'un Éloge de Pascal et accompagnée de réflexions critiques auxquelles était joint un choix des Remarques de Voltaire. Il ne

en prit également possession<sup>1)</sup>, et ainsi les deux alliés dominèrent ensemble sur leur commune conquête. Une réaction — pour nous servir du terme de Sainte-Beuve<sup>2)</sup> — s'opéra ensuite à l'égard des Pensées; au commencement de notre siècle, Chateaubriand, l'homme du sentiment, tenta leur „restauration,“ comme il tenta celle du Christianisme en France, moins par la science que par l'imagination<sup>3)</sup>. Le plus absolu des partisans de l'école théocratique, Joseph de Maistre, n'y prêta pas la main, et, loin d'aider à les „réhabiliter,“ les traita même avec une sauvage humeur<sup>4)</sup>. Enfin — il y a cinquante ans — on leur déclara encore la guerre. Cette fois ce fut l'éclectisme qui, ayant vu qu'elles montraient le doute à découvert, étalaient le scepticisme, se mit en campagne<sup>5)</sup>. Ses attaques

s'est point piqué de fidélité et a retranché sans scrupule du livre „les idées qu'il est bien étrange de voir sortir de la même tête, qui trouva le secret de peser l'air, et d'assujettir au calcul les effets du hasard,“ et qu'on avait rassemblées „dans le dessein, non d'en faire honneur à Pascal, mais de donner de la valeur à des misères scolastiques, ou mystiques, en les appuyant du nom de cet homme célèbre.“ S'il a supprimé très cavalièrement un certain nombre de Pensées qu'il regardait comme „indignes de Pascal,“ d'un autre côté il a fait connaître plusieurs fragments nouveaux, car il avait consulté le manuscrit autographe; mais ces fragments, il eut soin de les trier à sa guise parmi ceux que les premiers éditeurs avaient éliminés, „soit par une fausse délicatesse pour la mémoire de Pascal, soit par politique.“ C'était traiter les Pensées en pays conquis. L'Éloge, avec des notes au bas des pages, est à la fois respectueux et caustique. Dans la Préface, un parallèle succinct entre la morale matérialiste et la morale déiste montre que cette dernière est „dangereuse pour la religion,“ laquelle „n'a rien à craindre des athées,“ dont „la morale a pour règle l'utilité générale des sociétés, et pour motifs l'intérêt que les hommes ont d'être bons, et l'aversion naturelle de l'homme pour causer de la douleur à son semblable.“ Œuvres de Condorcet, publiées par A. Condorcet O'Connor, lieutenant-général, et M. F. Arago, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Paris, 1847—49. T. III, p. 569, 574—575 et 620.

<sup>1)</sup> Voltaire fit réimprimer deux ans plus tard, en 1778, l'édition de Condorcet. Il l'enrichit des troisièmes et dernières Remarques, qui portent sur les Pensées, sur le travail de Condorcet (sa Préface, son Éloge et ses notes) et sur une dissertation attribuée à Fontenelle, que „l'homme de l'ancienne chevalerie et de l'ancienne vertu“ avait publiée à la suite de son recueil, que Voltaire reproduisit et dont le titre est: Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke, concernant la possibilité d'une autre vie à venir. Dans l'Avertissement mis en tête du volume, Voltaire proclame hyperboliquement Condorcet un „génie,“ qui „est autant au-dessus du géomètre Pascal que la géométrie de nos jours est au-dessus de celle des Roberval, des Fermat, et des Descartes.“ T. L, p. 342—344.

<sup>2)</sup> Port-Royal, t. III, p. 332.

<sup>3)</sup> Voir le tome III de ses Œuvres, — Génie du Christianisme — cité dans une note précédente, p. 6—16, 40 et 261—262.

<sup>4)</sup> L'auteur des Soirées de Saint-Petersbourg ne pardonna pas à Pascal son affiliation à la secte janséniste et ses Provinciales, et, chaque fois que l'occasion s'est présentée, il l'a saisie pour déployer sa verve arrogante et fouguese et répandre sur lui ce fiel, cette haine qu'il nourrissait contre tout ce qui avait appartenu à Port-Royal. On s'en convainc en lisant tel passage de l'Examen de la philosophie de Bacon, — Œuvres. Bruxelles, 1852 — t. II, p. 54, ou tel autre du livre du Pape, t. I, p. 61, mais particulièrement l'ouvrage intitulé De l'Église gallicane dans son rapport avec le Souverain Pontife, même vol., p. 100, 108, 127—143 et 147. A cette dernière page, de Maistre s'énonce de la manière suivante sur les Pensées: „Pascal, dit-on, *Arnauld, Nicole*, ont fait d'excellents livres en faveur de la Religion; soit. Mais *Abadie* aussi, *Ditton, Sherlock, Leland, Jacquolot* et cent autres ont supérieurement écrit sur la Religion. Bossuet lui-même ne s'est-il pas écrié: *Dieu bénisse le savant Bull! et en récompense du zèle qu'il a fait paraître à défendre la divinité de J.-C., puisse-t-il être délivré des préjugés qui l'empêchent d'ouvrir les yeux aux lumières de l'Église catholique!* (Hist. des variat., liv. XV, chap. CIII.) Ne l'a-t-il pas remercié solennellement, au nom du clergé de France, du livre composé par ce docteur anglican sur la foi *anti-nicéenne?* J'imagine cependant que Bossuet ne tenait pas *Bull* pour orthodoxe. Si j'avais été contemporain de Pascal, j'aurais dit aussi de tout mon cœur: *Que Dieu bénisse le savant Pascal, et en récompense*, etc.; maintenant encore j'admire bien sincèrement ses *Pensées*, sans croire cependant qu'on n'aurait pas mieux fait de laisser dans l'ombre celles que les premiers éditeurs y avaient laissées, et sans croire encore que la Religion chrétienne soit pour ainsi dire *pendue* à ce livre. L'Église ne doit rien à Pascal pour ses ouvrages, dont elle se passerait fort aisément.“

<sup>5)</sup> Victor Cousin, le fondateur et le chef de l'école de philosophie qu'il a nommée lui-même „éclectisme,“ trouva le doute „à toutes les pages, à toutes les lignes“ des Pensées, et il „le démasqua et le combattit“ dans son Rapport à l'Académie française sur la nécessité d'une nouvelle édition de ce livre, — lequel fut lu aux membres de cette Compagnie pendant le cours de l'année 1842, et que contient l'ouvrage „Des Pensées de Pascal,“ mentionné précédemment, — p. 7, 16, 134, 140, 156—189, 200—201 et 225—226, ainsi que dans son article Du scepticisme de Pascal, publié par la Revue

réglées et sûres furent poussées avec une ferme vigueur. En vain s'évertua-t-on de tous côtés à parer les coups ou à en atténuer le désastreux effet. Les accusations que l'éclectisme a suscitées ni les preuves qu'il a établies n'ont été réfutées victorieusement; elles restent debout. On cherche toujours à les ébranler, à les renverser, mais sans succès. Elles formeront encore longtemps, il est probable, un des thèmes principaux et essentiels de la polémique sur le livre de Pascal.

Nous n'avions assurément pas besoin d'être éclairé par ce qui précède pour savoir que la diversité des partis n'exclut point la réunion de leurs efforts afin d'atteindre un but commun. Ici, les opinions, les systèmes sont la plupart fort divergents; mais l'objet vers lequel tendent ceux qui ont joint leurs armes, — nous faisons naturellement abstraction du temps — soit destruction, froissement ou préservation, est le même. Pour marcher ainsi ensemble à l'attaque ou à la défense, il faut que ces camps, — s'il nous est permis d'employer ce terme, — animés cependant d'un esprit généralement hostile les uns à l'égard des autres, aient été entraînés chacun par une vue particulière de l'œuvre qui choquait leurs principes ou les flattait. Une chose évidente, c'est que le livre des Pensées a plusieurs faces. Nous ne croyons pas nous enhardir beaucoup en affirmant qu'il donne des autorités à tout le monde; et puis, disons-le, il n'y a qu'un demi-siècle qu'on a pu se former sur lui un jugement sûr. Jusque-là le texte n'en était pas authentique. Publié dans son intégrité et par des gens plus francs que les amis de l'auteur qui eurent la commission de l'éditer, il est hors de doute que ceux-ci ne lui auraient point donné expressément leurs suffrages<sup>1)</sup>. Sa venue au monde fut causée, en quelque sorte, par une falsification<sup>2)</sup>. On a cherché — beaucoup trop, selon nous — à excuser cette altération et à en montrer la convenance et la nécessité. La prudence, a-t-on prétendu, la commandait; Port-Royal avait à craindre des ennemis tout-puissants; il devait prendre garde d'éveiller les susceptibilités et les rancunes des Jésuites et de leur donner contre soi aucun avantage<sup>3)</sup>. Que le cahier sur les feuillets duquel furent collés les morceaux de papier où ont été écrites les Pensées renfermât certains passages qui, mis au jour en l'année 1670, eussent infailliblement irrité la Société que les Provinciales avaient si profondément ridiculisée, nous ne faisons nulle difficulté de le reconnaître. Mais en admettant comme obligée, indispensable l'élimination de tout ce qui l'attaquait, et même de tout ce qui pouvait porter atteinte au Saint-Siège et à l'Église, l'épuration n'en laissait pas moins intacte une foule de fragments qui pourtant ne parurent pas à la première publication. Le Comité des éditeurs différait sur nombre de points des vues de Pascal; effrayé de

des Deux-Mondes, livraisons du 15 décembre 1844 et du 15 janvier 1845, et que contient également, sous le titre de Préface de la nouvelle édition, le volume „Des Pensées de Pascal.“ Le pyrrhonisme des Pensées, il l'avait déjà dénoncé, mais d'une façon moins catégorique, d'une voix moins retentissante, comme en passant, dans la XII<sup>e</sup> leçon de l'Histoire de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle, — Paris, 1829 — t. I, p. 487—490.

<sup>1)</sup> Voir, pour s'en convaincre, dans l'Appendice du tome I de l'édition des Pensées de M. Prosper Faugère, — Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits originaux en grande partie inédits. Paris 1844 — l'Extrait d'une lettre de M. Arnauld à M. Perier, conseiller de la cour des aides à Clermont.

Voir pareillement le Rapport de Victor Cousin, — Des Pensées de Pascal — p. 75—82, 134, 137 et 156—187, ainsi que le tome III de Port-Royal, par Sainte-Beuve, p. 300—305.

<sup>2)</sup> Relevant, — comme maints critiques l'ont fait, — ce passage bien connu de la Préface de la première édition où Étienne Perier déclare, — avec une hardiesse qui étonne et confond, — que le texte de Pascal est respecté scrupuleusement dans le volume, „qu'on donne les plus claires et les plus acheuées des Pensées telles qu'on les a trouuées sans y rien adjoûter ny changer.“ M. le docteur J. G. Dreydorff, pasteur du Temple réformé à Leipzig, a taxé cette stupéfiante déclaration de „grossier mensonge.“ „Wir müssen jene Versicherung, die uns nur zeigt, dass die frommen Jansenisten unter Umständen mit der Pflicht der Wahrhaftigkeit ein ebenso frevles Spiel trieben wie die Jesuiten, für eine grobe Unwahrheit erklären.“ Pascal's Gedanken über die Religion. Eine historische und religionsphilosophische Untersuchung. Leipzig, 1875. Einleitung. P. 9 et 10.

<sup>3)</sup> Antoine-Augustin Renouard, Pensées de Blaise Pascal. Paris, XI = 1803. Avertissement, t. I, p. V. — Prosper Faugère, Pensées, etc. Introduction, t. I, p. VIII. — Ernest Havet, Pensées de Pascal. Extrait etc., p. XIII, la note.

ses mouvements trop brusques, en religion et en morale, pour des esprits modérés, il voulut trouver lui-même sa propre satisfaction dans une multitude de suppressions et de substitutions toutes aussi arbitraires les unes que les autres, plus encore qu'il ne fut retenu par la crainte d'offenser un parti omnipotent. Cette retouche vraiment inconcevable<sup>1)</sup> créa un précédent funeste, car depuis on a souvent refait les *Pensées* d'après des méthodes et des plans particuliers<sup>2)</sup>. Le texte pur manqua donc dès le commencement. Les éditions qui suivirent la première se grossirent bien çà et là de menus débris, même de morceaux importants<sup>3)</sup>; mais, comme on recourait peu à l'in-folio où se

<sup>1)</sup> Sainte-Beuve n'éprouva aucun embarras à prétendre que la première édition des *Pensées*, telle qu'elle fut livrée au monde, „si châtiée, si taillée, si remaniée,“ était „alors la seule possible.“ — Port-Royal, t. III, p. 295. — A. Vinet a cru pallier les altérations du texte — qu'il a flétries cependant de l'épithète „sacrilèges“ — en disant que, s'il n'eût été „profondément modifié,“ „si l'on ne se fût résolu à des changements considérables,“ il aurait couru „le pire de tous les risques,“ celui „de ne jamais paraître,“ — raison assez forte, dans son opinion, pour „qu'on puisse être tenté de rendre grâces aux éditeurs, au lieu de les blâmer.“ — Études, p. 76 et 130—131. — Charles Nodier enfin, qui a supposé „que les changements posthumes apportés à l'œuvre des *Pensées* auroient été approuvés et peut-être exécutés par Pascal lui-même, si Pascal avait vécu,“ s'est trouvé, par suite de sa conjecture, „moins disposé à prêter une grande importance aux variantes d'un brouillon informe.“ — Bulletin du Bibliophile, publié par Techener, sous la direction de MM. Ch. Nodier, Paulin Paris et G. Duplessis. Sixième série. Paris, 1843. P. 108. — M. l'abbé Maynard s'est exprimé autrement, et nous prendrons la liberté de faire encore une citation; il a dit: „Nous tenons compte sans doute des énormes difficultés que présentait une première édition des chiffons si mêlés de Pascal; nous sentons parfaitement qu'il nous est facile de parler fort à l'aise, à nous qui ne sommes gênés par rien et qui venons après un travail de deux siècles sur le livre des *Pensées*. Cependant nous n'avons pas le courage d'entreprendre la justification de la plupart des corrections malheureuses de Port-Royal, que rien ne saurait légitimer ni même suffisamment expliquer.“ Pascal, etc., t. II, p. 65.

<sup>2)</sup> On a vu Condorcet à l'œuvre, choisissant avec soin, pour les arranger et les ordonner à sa manière, les morceaux dont son édition est composée. Son livre et la réimpression que Voltaire en fit faire constituent les éditions philosophiques des *Pensées*, auxquelles sont opposées celles que caractérise un but édifiant, le point de vue théologique. Les éditions catholiques sont nombreuses; la dernière en date, si nous ne nous abusons, a été donnée par M. l'abbé Rocher, chanoine d'Orléans. — *Pensées de Pascal*, publiées d'après le texte authentique et le seul vrai plan de l'auteur. Tours, 1873. — Les protestants ont aussi la leur, due à M. J.-F. Astié, qui ne la dédia pas à son Église seulement, „l'Église protestante nouvelle, fondée sur une vie chrétienne renouvelée, émancipée du culte idolâtre de la science du passé et ne redoutant rien des tentatives de celles du jour,“ mais, visant loin, „aux spécialistes chrétiens de toutes les Églises, appelés à se serrer les uns contre les autres pour accomplir, en rivalisant de zèle et de charité, une œuvre de courage, de dévouement, de foi,“ savoir la conquête de la société moderne par l'Évangile. *Pensées de Pascal*, disposées suivant un plan nouveau, édition complète d'après les derniers travaux critiques, avec des notes, un index et une préface. Deuxième édition. Paris, 1883. Avant-propos, p. XV.

<sup>3)</sup> Port-Royal publia les *Pensées* en 1670. Cette date est certaine. Cependant des critiques qui veulent être précis en indiquent une autre, antérieure d'une année: 1669. On connaît, il est vrai, des exemplaires sur lesquels figure ce millésime; mais ces spécimens n'avaient été tirés évidemment qu'à titre d'essai, avant l'édition, pour être distribués aux Approbateurs et aux amis de Pascal. C'est aussi là-dessus l'opinion de M. Ferdinand Brunetière, qui n'a pas expliqué autrement leur origine. — De quelques travaux récents sur Pascal, dans les *Études critiques sur l'histoire de la Littérature française*. Troisième série. Deuxième édition. Paris, 1890. P. 58. — Le livre, muni des témoignages favorables des Approbateurs, — un ouvrage religieux ne pouvait pas paraître en ce temps-là, s'il n'avait été préalablement examiné et approuvé par plusieurs théologiens — ne fut „achevé d'imprimer pour la première fois,“ comme l'atteste une note au bas de „l'Extrait du Priuilege,“ que „le 2. Janvier 1670.“ On le réimprima assez souvent dans le même état, sans aucun changement par rapport au texte, jusqu'en 1678, où de nouvelles *Pensées* y furent ajoutées. Ce n'était pas alors que la quatrième édition; M. Prosper Faugère, qui l'a assurée, — *Pensées*, etc. Introduction, t. I, p. XXIII — s'est trompé, et avec lui M. Charles Louandre, qui a répété son assertion; — *Pensées de Pascal, édition variorum* d'après le texte du manuscrit autographe, contenant les lettres et opuscules, l'histoire des éditions des *Pensées*, la vie de Pascal par sa sœur, des notes choisies et inédites et un index complet. Paris, 1869. Les *Éditions des Pensées*, p. 4 — il y en eut avant plus de trois. M. Faugère a dit, en outre, que le *Discours sur les Pensées de M. Pascal* et celui sur les preuves des Livres de Moïse, — qu'il attribue à Du Bois de la Cour, erreur partagée un moment par Sainte-Beuve, qui la reconnut ensuite et la corrigea (Port-Royal, t. III, p. 298, note 1, et 306—307, note 3) — ainsi qu'un traité intitulé: Qu'il y a des démonstrations d'une autre espèce, et aussi certaines que celles de la Géométrie, et qu'on en peut donner de telles pour la Religion Chrétienne, „se trouvent réunis“ à cette édition de 1678, „mais avec une pagination distincte.“ — P. XXVI. — Les deux

trouvent fixés les fragments de papier de Pascal, que, si on le consultait, on ne songeait pas à la collation de l'œuvre des anciens éditeurs, qu'on se servait de préférence des copies, qui sont loin d'être correctes et de reproduire intégralement tout ce que l'original contient, le texte n'en demeurait pas moins toujours infidèle. C'est le mérite de Victor Cousin d'avoir appelé l'attention sur l'état défectueux de ce texte, sur ses vices, par son Rapport à l'Académie française, et prouvé, au moyen du manuscrit autographe, combien l'ouvrage qu'on possédait différait de celui que Pascal avait écrit<sup>1)</sup>. Son mémoire conviait „quelque jeune ami des lettres“ à retrouver les vraies Pensées; lui-même y avait préparé leur restauration, que M. Prosper Faugère accomplit en publiant leur édition *princeps*, qui, en réalité, n'existait pas encore. Celle-ci, faite avec un soin minutieux, non toutefois sans de grandes difficultés et un pénible labeur, reproduit sincèrement les reliques de Pascal; ainsi elle donne jusqu'aux fragments barrés du manuscrit original, jusqu'aux moindres notes en marge et marque une place aux mots illisibles<sup>2)</sup>. Mais ces lignes à demi rédigées et interrompues, ces ébauches, ces lambeaux de phrase obscurs, ces remarques d'un tour elliptique, ces expressions laissées seules qu'on rencontre si fréquemment dans l'ouvrage en arrêtent incontestablement la lecture. Si c'est là un inconvénient fâcheux, un avantage manifeste résulte, en revanche, de son état présent. Le texte en étant vrai, authentique, empêche qu'on ne prenne pied, d'une manière ferme et exclusive, sur ce qui pouvait passer autrefois pour être l'idée de l'auteur, lorsqu'il n'existait que des éditions incomplètes et corrompues. Il était facile, à coup sûr, de préjuger le livre et de l'embrasser sous un faux point de vue; il ne l'était pas moins non plus de s'arrêter uniquement à un de ses côtés, celui qui plaisait, et, comme l'a fait observer M. Faugère, „d'accréditer“ l'opinion personnelle et erronée qu'on s'en était formée de la sorte „en l'appuyant sur un texte tronqué<sup>3)</sup>.“

Répétons-nous maintenant tous les jugements divergents qui ont été émis sur les Pensées, tout ce qu'on en a dit, tout ce qu'on a voulu y découvrir? D'Alembert, par exemple, s'attachant à une certaine perspective, a rapporté dans ses Notes sur l'Éloge de Houtteville des morceaux extraits

---

Discours étaient déjà imprimés — on a pu le voir dans une de nos notes — en 1672; en 1678, ils furent reliés simplement en un seul volume — ce qui, du reste, n'était pas nouveau — avec le tome des Pensées augmenté. Qu'ils aient donc ensemble une pagination séparée de celle du livre de Pascal, la chose est naturelle. Quant au traité, les feuilles en sont également numérotées à part, d'où suit une triple série de numéros. Enfin M. Faugère a dit encore: „Ce n'est que quelques années après que ces trois écrits formèrent un même corps d'ouvrage avec les *Pensées*.“ — Ibid. — Rien n'est plus exact, et nous nous étonnons que M. le docteur Dreydorff ait aperçu là une erreur et l'ait redressée, affirmant que les trois écrits et les Pensées ont déjà une pagination commune en 1679. — Pascal's Gedanken, etc., Einleitung, p. 13. — Le traité manque dans l'édition publiée à cette date; on y a fait entrer seulement les deux Discours. Or, comme M. Faugère a parlé de trois écrits, la rectification de M. le docteur Dreydorff, due assurément à une inadvertance, était superflue.

<sup>1)</sup> Il est juste de dire qu'on avait déjà signalé avant lui le défaut de conformité de l'ancienne édition avec les feuilles volantes sur lesquelles Pascal a tracé les Pensées. Mais la dénonciation, formulée d'une façon aussi brève que vague, était restée assez ignorée et n'avait eu d'ailleurs aucun résultat.

<sup>2)</sup> Malgré les éloges flatteurs qu'elle a mérités, et bien que l'éditeur, animé par l'amour de l'exactitude, ait consacré tous ses efforts et tout son talent à la rendre complète, à y faire passer en entier, sans aucune omission, le registre in-folio des Pensées, elle n'a pu pourtant être considérée comme définitive. C'est que l'autographe de Pascal est un grimoire qu'il n'est point aisé de débrouiller. Les recensions postérieures au travail de M. Faugère n'ont pas satisfait non plus absolument les exigences de la critique; ni l'œuvre de M. Ernest Havet — laquelle, quoi qu'il ait dit, a, au fond, un caractère plutôt philosophique que philologique — ni celle de M. Auguste Molinier — en dépit de ses remarquables qualités paléographiques — n'ont atteint à la perfection, ne sont diplomatiques. Il résulte, par conséquent, que l'édition définitive des Pensées — qui tient lieu de l'original — est encore à faire; MM. Salomon Reinach et Ferdinand Brunetière l'ont démontré très péremptoirement, du reste, chacun selon son point de vue, — à propos de la publication de M. Molinier — le premier dans la Revue critique d'histoire et de littérature, numéro du 21 juin 1879, le second dans la Revue des Deux-Mondes, livraison du 15 août de la même année.

<sup>3)</sup> Pensées, etc. Introduction, t. I, p. LXXVI.

du recueil de Pascal qui, choisis avec art, respirent l'athéisme. Ce n'est pas qu'il ait prétendu que les Pensées sont athées; au contraire, il a même déclaré que celui qui les accuserait sur les passages cités par lui „seroit un détestable imposteur<sup>1)</sup>.“ Cependant il n'a pas agi sans dessein, et, nonobstant des paroles si formelles, cette reproduction de fragments adroitement triés, cache une intention qui n'échappe à personne. Le Père Hardouin, moins habile, rangea Pascal ouvertement parmi les incroyables<sup>2)</sup>. Le mettre tout droit dans leur société, n'était-ce pas méconnaître sciemment le but pieux de son ouvrage? Quel est l'objet des Pensées, sinon la défense du Christianisme? Il est vrai pourtant que Pascal a écrit ces mots: „Selon les lumières naturelles, nous sommes incapables de connaître ni ce que Dieu est, ni s'il est<sup>3)</sup>.“ Mais, sans nous laisser entraîner ici à des considérations inopportunes au sujet de cette assertion, qui porte en soi avec évidence le doute de l'existence d'un Etre suprême, tirons-en la simple confirmation de ce que nous avons eu l'occasion d'assurer, qu'on trouve plus d'une autorité différente dans le volume de Pascal, et disons — après tant d'autres plus compétents que nous — ce que sont les Pensées, qui, à présent, „dans leur état de décomposition, et percées à jour,“ ainsi que s'est énoncé Sainte-Beuve, „ne sauraient plus avoir aucun effet d'édification sur le public,“ et, „comme œuvre apologétique, ont fait leur temps<sup>4)</sup>.“ Elles sont l'expression d'un sentiment religieux profond, passionné et enthousiaste. Mais elles n'ont pas pour commencement une croyance excessive, aveugle et l'exaltation inspirée; elles débutent par le doute. Elles sont d'abord sceptiques; la dévotion outrée, l'échauffement de l'âme, l'oubli et l'anéantissement en Dieu viennent ensuite. Le pyrrhonisme y mène au mysticisme; l'un est le moyen, l'autre la fin.

Nous avons l'intention de traiter les deux parties parfaitement tranchées dans lesquelles le volume des Pensées est scindé. Prenant comme point de départ un aveu de Pascal fait, nous le confessons, hors de son livre et avant même qu'il songeât à l'écrire, que Montaigne, le gentil-homme gascon essentiellement douteur, peut être fort utile à la foi, celle-ci trouvant dans le pyrrhonisme un heureux appui, nous le lierons à d'autres semblables que contiennent les Pensées, après quoi nous embrasserons les côtés sceptique et mystique de ces dernières.

Nous ne nous méprenons pas sur les difficultés que présente notre tâche. Nous n'avons devant nous, dans le livre posthume de Pascal, non un édifice debout et avec une forme régulière, mais rien que des matériaux gisants sur le lieu où ils ont été rassemblés. Celui qui les a réunis a procédé dans son œuvre de préparation avec désordre. Il a jeté ses idées au hasard et pêle-mêle, n'ayant pour guide que son caprice, passant abruptement d'une réflexion à une autre, comme Montaigne dont „le défaut du droit de méthode“ et „la confusion“ lui agréent si fort<sup>5)</sup>. Essayons, malgré cela, de saisir et de joindre ensemble, dans la mesure de nos forces, les innombrables fragments épars des Pensées, et disposons-les de telle sorte qu'ils offrent, sinon un tout complet, du moins des contours qui aillent se dégager d'une manière claire et précise.

<sup>1)</sup> Œuvres philosophiques, historiques et littéraires de d'Alembert, Membre de toutes les Académies savantes de l'Europe. A Paris, chez J.-F. Bastien. An XIII. (1805.) Éloges historiques, t. X, p. 207.

<sup>2)</sup> Nous avons déjà fait mention de ce Jésuite savant, mais paradoxal, et de son livre „Athei detecti“ dans une de nos précédentes remarques. Les propositions tirées de Pascal qu'il a stigmatisées comme entachées d'athéisme et irréligieuses n'ont de commun avec les morceaux assemblés et ordonnés par l'auteur du Discours préliminaire de l'Encyclopédie qu'une seule phrase, la suivante: „On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer les autres.“ Pensées, édition d'E. Havet, p. 310.

<sup>3)</sup> Édit. Havet, p. 172. — Nous avertissons que ce sera toujours à cette édition que se rapporteront nos citations des Pensées.

<sup>4)</sup> Port-Royal, t. III, p. 333.

<sup>5)</sup> P. 100—101.

## I.

L'aveu de Pascal dont nous venons de parler, relatif aux services que le scepticisme de Montaigne est en état de rendre à la foi religieuse, en ce que, faisant douter l'homme de ses propres lumières naturelles, lui montrant la faiblesse impuissante de la raison qu'il humilie et abat, il est difficile à celui-ci, inquiet et haletant, d'éprouver quelque répugnance à croire, — cet aveu se trouve rapporté dans le récit d'un des premiers entretiens que l'auteur des *Pensées* noua dès son arrivée à Port-Royal-des-Champs avec de Sacy, quand, ayant désespéré une seconde fois d'atteindre jamais à la vérité, il était venu se jeter là, de guerre lasse, dans la „folie de la Croix.“ La conversation entre le célèbre traducteur de l'Écriture, qui, pour avoir édité Martial et Térence, était néanmoins un contempteur de la science, et celui qui l'avait entourée comme d'un culte et, même après sa conversion nouvelle et définitive, ne put tellement la mépriser „qu'elle ne s'imposât quelquefois et ne le captivât<sup>1)</sup>,“ roule sur la philosophie et la théologie, représentées l'une par Épictète et Montaigne et l'autre par saint Augustin<sup>2)</sup>. A l'époque où elle eut lieu, Pascal ne jouissait pas encore de l'immense popularité qui s'attacha depuis à son nom avec l'apparition des *Provinciales*. Cependant de magnifiques travaux de mathématiques et de physique, dans lesquels il avait révélé une précocité d'esprit prodigieuse et montré, à côté de solides et profondes connaissances, que le génie de l'observation était uni en lui, à un degré éminent, à celui de l'invention, lui avaient acquis déjà une haute et brillante réputation parmi les savants. Mais outre qu'il avait cultivé avec passion les abstractions des figures et des nombres et cherché à pénétrer les lois de la nature, il s'était voué aussi avec un zèle diligent et louable à l'étude de la philosophie. Il n'était point entré, il est vrai, dans un examen étendu et détaillé des divers systèmes qu'elle embrasse; il avait restreint son érudition à Épictète et à Montaigne, aux *Entretiens* et aux *Essais*, à ces derniers surtout, qu'il s'était appropriés par un long usage. Il a confessé lui-même à de Sacy, dans le cours de ce dialogue qui nous occupe, qu'en fait de philosophes ses deux lectures les plus ordinaires avaient été l'esclave d'Épaphrodite et l'ami de la Boétie. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il ignorât les autres et leur fût étranger. Cependant, sauf Descartes, dont les productions étaient assez récentes, sauf encore Charron, il les a connus seulement d'une manière vague et superficielle. L'auteur de la *Méthode*, grand géomètre comme lui, et, comme lui aussi, observateur perspicace et appliqué des phénomènes du monde extérieur, fit sur son esprit une impression indéniable et vive, à laquelle il ne résista pas d'abord et qu'il reçut avec sympathie. Parcourons, par exemple, deux écrits antérieurs au temps où se forma sa liaison avec Port-Royal, la *Préface* sur le traité du vide<sup>3)</sup>, préambule tronqué d'un ouvrage perdu

<sup>1)</sup> Blaise Pascal, par Joseph Bertrand, de l'Académie française. Paris, 1891. P. 112.

<sup>2)</sup> M. E. Havet a dit très justement, en en reproduisant la relation empruntée aux *Mémoires* de Fontaine, qu'elle „est la véritable introduction des *Pensées*, et en contient tout le système.“ P. XXIII, la note.

<sup>3)</sup> Dans le peu de feuilles que contient ce reste de préface, Pascal demande que, dans la science, on fasse une séparation rigoureuse entre ce qui est du ressort de la raison et ce qui est du domaine de l'autorité. „Le respect que l'on porte à l'antiquité,“ dit-il, „est aujourd'hui à tel point, dans les matières où il doit avoir moins de force, que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées, et des mystères même de ses obscurités.“ C'est là une grave erreur, un profond aveuglement, car la déférence pour les anciens doit avoir ses bornes, si l'on ne veut pas rester éternellement „avec des opinions reçues“ dans les sciences physiques, p. ex., où, aux hypothèses et aux préjugés, il importe de substituer l'observation, l'expérience, le calcul, en un mot l'analyse. Qu'on recoure à leurs écrits sur les choses „qui ont pour principe, ou le fait simple, ou l'institution, divine ou humaine,“ rien de si juste et en même temps de si nécessaire, parce qu'ils renferment ce que nous désirons savoir et „que personne ne pourra rien ajouter de nouveau à ce qu'ils nous en apprennent.“ Ici c'est l'autorité qui nous instruit; mais „il n'en est pas de même des sujets qui tombent sous le sens ou sous le raisonnement;“ l'autorité n'y a aucune part et „la raison seule a lieu d'en connaître.“ Pascal, on le voit, ne fait que recommander les procédés de la *Méthode*; son rejet de l'antiquité comme autorité scientifique et cette souveraineté de la raison qu'il proclame si haut sont, pour nous servir des expressions d'un illustre critique, „du plus pur cartésianisme.“ D. Nisard, *Histoire de la littérature française*. Treizième édition. Paris, 1886. T. II, p. 78 et 138.

dont on n'a retrouvé que quelques fragments, et le Discours sur les passions de l'amour<sup>1)</sup>, pages pleines de sève et de vie où son âme éprise se décèle, nous apercevons dans l'un et l'autre l'influence directe de Descartes. Mais la compare-t-on à celle que Montaigne exerça sur lui, elle ne paraît plus que très relative. Le philosophe sceptique l'attira et le fascina, sans qu'il pût se défendre du charme fatal et y échapper. Quand il méditera les Pensées, il aura enfin rompu l'enchantement; il se sera soustrait à lui, — non entièrement toutefois, — et, après l'avoir employé comme auxiliaire, il s'efforcera de le combattre et de consommer sa perte. Ce sera l'époque de son existence où de sombres croyances effaroucheront son immense désir de savoir, où il sera livré à une dévotion ascétique, où il aura renoncé pour toujours à la gloire, au plaisir et à cette vie fastueuse qu'il mena un moment et qui était disproportionnée à sa fortune et à son rang<sup>2)</sup>. Une fois déjà il avait été pris d'une

<sup>1)</sup> On a douté que cet opuscule inachevé fût de Pascal. Le manuscrit, tiré de l'oubli, comme on sait, par Victor Cousin, porte, il est vrai, à la suite du titre, cette note: On l'attribue à M. Pascal. Une telle remarque est naturellement propre à éveiller le soupçon, à rendre méfiant, et MM. F. Brunetière — Études critiques sur l'histoire de la Littérature française, De quelques travaux récents sur Pascal, p. 44 — et J. Bertrand — Blaise Pascal, p. 63—67 — l'ont alléguée et s'en sont appuyés pour expliquer leur réserve à l'égard de l'origine de ce fragment, laquelle n'apparaît pas extérieurement avec une entière évidence. Mais les preuves de son authenticité se montrent dans le texte d'une manière invincible; elles y sont visibles, frappantes, au point que M. Sully Prudhomme a dit: „Nous n'y pouvons relever une seule phrase, un seul mot qui ne sente la façon de Pascal.“ Examen du Discours sur les passions de l'amour. Revue des Deux-Mondes, livraison du 15 juillet 1890, p. 319.

„L'homme est né pour penser,“ déclare Pascal au début de son écrit. — Nous nous référons à l'édition des Pensées de M. P. Faugère, notre édition Havet ne contenant pas le Discours — Cette idée, marquée de son sceau, revient fréquemment dans le dernier de ses livres, où elle revêt diverses formes. Mais, outre que l'homme est fait pour penser, il est fait aussi pour agir. Il est porté au mouvement par ses passions qui, „quoiqu'elles soient occasionnées par le corps, appartiennent purement à l'esprit.“ L'amour et l'ambition sont, parmi elles, celles qui conviennent le mieux à sa nature et qui lui confèrent le plus de dignité. S'il commence sa vie par l'amour et la termine par l'ambition, il peut être appelé véritablement heureux. C'est dans l'amour que naît son culte pour tout ce qui est beau, grand et noble. En s'y adonnant, il suit sa raison. On n'opposera jamais l'amour et la raison que „mal à propos et sans un bon fondement,“ car l'un est identique à l'autre; tous deux ne sont „qu'une même chose.“ Ce résumé très succinct suffira pour faire comprendre et pleinement justifier les paroles suivantes de Henri Martin: „La sombre doctrine de renoncement et de négation est bien loin: la vie épanche ses libres flots, que ne cesse pas d'éclairer l'idéal; le sentiment chevaleresque du moyen âge s'unit dans l'amour avec le haut et clair esprit du XVII<sup>e</sup> siècle; c'est Dante et Pétrarque interprétés à l'aide de Descartes.“ Histoire de France, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789. Quatrième édition. Paris, Furne, etc. T. XII, p. 100.

<sup>2)</sup> Pascal avait „peu de bien;“ Mme Perier nous l'a dit formellement. — Lettres, opuscules, etc., publiés par M. P. Faugère. Vie de Pascal, p. 26. — Cependant, malgré la déclaration expresse de sa sœur, le récit de l'accident qui lui arriva au pont de Neuilly, comme il se promenait dans un „carrosse à quatre ou six chevaux,“ a induit à croire que sa fortune n'était point modique, qu'il possédait des richesses. M. L. Derome nous assure d'une manière positive que „ce carrosse était celui du duc de Roannez,“ que „Pascal n'avait pas de carrosse,“ et il corrobore son affirmation précise par cette remarque qui ne saurait pourtant former une preuve bien décisive: „S'il en avait eu un, l'étiquette en vigueur au XVII<sup>e</sup> siècle ne lui aurait pas permis d'y atteler six chevaux.“ — Œuvres de Pascal. Paris, MDCCCLXXXV. Introduction, t. I, p. L. — D'abord la relation de l'accident ne rapporte pas que le carrosse était traîné réellement par six chevaux; à côté de ce nombre, il y a aussi le chiffre quatre. Ensuite nous savons qu'au XVII<sup>e</sup> siècle le luxe des équipages était fort répandu et qu'il a été même poussé jusqu'au comble. Enfin ne lisons-nous pas dans une lettre de la Sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie à Mme Perier que, après l'aventure du pont de Neuilly, quand Pascal songe à entrer en retraite et „se résout d'aller trouver“ Singlin à Port-Royal-des-Champs, il compte, craignant qu'on n'apprenne qu'il entretient des communications avec les Solitaires, „laisser ses gens dans quelque village proche,“ de sorte qu'il n'excitera pas l'attention? — Lettres, opuscules, etc., p. 360. — Ce mot de gens, il faut en convenir, fait augurer un train assez considérable, et l'adjectif possessif qui le précède ne peut guère signifier que les domestiques qui devaient accompagner Pascal étaient aux gages et de la suite d'un autre maître que lui. A la façon catégorique avec laquelle M. Derome certifie les faits, lorsqu'il n'a que le droit de les conjecturer, nous préférons le ton moins tranchant, plus réservé de M. J. Bertrand, qui a écrit: „Le carrosse, très probablement, ne lui appartenait pas. Son ami, le duc de Roannez, qui ne pouvait se passer de lui, l'associait sans doute à ses promenades.“ — Blaise Pascal, p. 98—99. — Nous ne pensons pas que Pascal ait été jamais riche; nous ne l'avons point avancé; nous disons seulement — ce que personne n'ignore — que, à une certaine époque, il aimait la

ferveur passagère, „le trouble et la crainte ayant traversé le repos que trouvait son âme dans les choses qui faisaient ses délices<sup>1)</sup>,” car il s'était mis à lire les ouvrages de Jansénius, de Saint-Cyran et d'Arnauld<sup>2)</sup>. Cependant le tourbillon du monde l'avait ressaisi. Mais, au milieu du mouvement et du bruit, il était en proie à des luttes intérieures violentes. Montaigne ne lui laissait point de trêve. Son joug l'accablait; il résistait, sans être à même de le secouer et de s'en affranchir. Le hasard arriva en aide aux tiraillements et à l'inquiétude de son âme. Frappé, dit-on, d'une insurmontable épouvante par un accident terrible, il croit voir le doigt de Dieu dans l'événement fortuit et vient à Port-Royal-des-Champs pour y chercher le calme dans le sacrifice permanent de son être, dans l'humiliation continuelle de la chair et de l'esprit. C'est alors qu'a lieu l'entretien mentionné. Son interlocuteur pieux et réservé, qui est prévenu contre le savant et l'homme dissipé et craint son éloquence abondante qui éblouit et enlève, se retranche adroitement derrière saint Augustin qu'il invoque à l'occasion, convaincu que celui-ci suffit à tout et qu'il n'y a rien qui ne soit dans ses œuvres.

Pascal ouvre le colloque par Épictète. Il expose sa morale avec une admirable clarté et une élocution vive et rapide qui témoignent manifestement qu'il est plein de son sujet. Passant ensuite à Montaigne, il le peint avec une rare vigueur de touche; il le représente enveloppant chaque chose dans un pyrrhonisme qui „s'empporte soi-même<sup>3)</sup>,” qui „roule“ en doutant de soi „dans un cercle perpétuel et sans repos,” s'élevant et contre ceux qui avancent qu'il n'y a rien de sûr et contre ceux qui prétendent qu'il n'y a rien d'incertain, n'asseyant nulle part sa croyance, n'osant pas même dire: „Je ne sais,” s'exprimant par interrogation: „Que sais-je?” Puis il vient au chapitre XII du second livre des Essais et l'analyse brièvement, mais nettement; plus tard, il en reprendra les idées dans le volume des Pensées et leur imprimera le caractère de sa force et de sa passion. De Sacy, à l'en croire, connaît peu Montaigne dont Pascal lui a déroulé le système avec une précision qui dénote combien il est profondément enraciné dans sa pensée; il a ses appréhensions au sujet du contact de ce philosophe pour qui le doute est „l'oreiller convenable à une tête bien faite<sup>4)</sup>,” qui a mis la religion à part et qui, tout en se disant chrétien, n'en vit pas moins comme si le joug de l'autorité et de la loi n'existait pas; il craint sa lecture et ne se laisse rassurer que lorsque son interlocuteur lui fait cet aveu remarquable: „Montaigne est incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, hors la foi, se piquent d'une véritable justice; pour désabuser ceux qui s'attachent à leurs opinions, et qui croient trouver dans les sciences des vérités inébranlables; et pour convaincre si bien la raison de son peu de lumière et de ses égarements, qu'il est difficile, quand on fait un bon usage de ses principes, d'être tenté de trouver des répugnances dans les mystères: car l'esprit en est si battu,

---

somptuosité, la magnificence, et que sa fortune, passablement étroite, fut encore rétrécie par des dépenses qui excédèrent ses revenus. Il vit le monde, „y prit du goût,” devint joueur, s'abandonna „au plaisir et à l'amusement,” et, nous raconte sa nièce, quand son père fut mort, „il continua à se mettre dans le monde, avec même plus de facilité étant maître de son bien;” il s'y enfonça, à tel point qu'il ne repoussa pas, pour faire meilleure figure et paraître avec plus d'éclat, le don que lui fit sa sœur Jacqueline de sa fortune mobilière, acte admirable de générosité qui néanmoins „ne lui en donna pas le moyen.” Lettres, opuscules, etc., p. 75, 201 et 453.

<sup>1)</sup> Ces mots sont tirés de l'écrit de Pascal sur la Conversion du pécheur, p. 572.

<sup>2)</sup> Lettres, opuscules, etc. Mémoire composé et écrit de la main de Mme Perier, touchant la vie de la Sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie Pascal, sa sœur, p. 62.

<sup>3)</sup> Cette expression originale est empruntée à Montaigne, qui a écrit: „Quand ils prononcent „J'ignore“, ou „Je doute“, ils disent que cette proposition s'emporte elle mesme.” Essais. Nouvelle édition avec les notes de tous les commentateurs choisies et complétées par M. J.-V. Le Clerc, précédée d'une nouvelle étude sur Montaigne par M. Prévost-Paradol. Paris, MDCCCLXV-LXVI. T. II, p. 299.

<sup>4)</sup> Victor Cousin, Cours de l'Histoire de la philosophie. Histoire de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle, t. I, p. 424-425. — Montaigne a dit lui-même: „Oh! que c'est un doux et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faite!” T. IV, p. 114.

qu'il est bien éloigné de vouloir juger si l'Incarnation ou le mystère de l'Eucharistie sont possibles; ce que les hommes du commun n'agissent que trop souvent."

La même déclaration de Pascal, la même confession formelle que le scepticisme — personnifié en Montaigne — est utile et favorable pour aller à la foi aveugle et s'y tenir, nous la retrouvons dans les Pensées. Ainsi, nous rapporterons en premier lieu les paroles suivantes, où le doute est positivement proclamé un moyen salutaire pour aider à la croyance irréflective, et par lesquelles Pascal fait entendre qu'il faut s'abandonner à la foi les yeux bandés, sans qu'on examine quels sont ses titres à la confiance, sans qu'on aborde aucune question en religion, sans qu'on soulève la moindre objection: „Mon Dieu, que ce sont de sots discours! „Dieu aurait-il fait le monde pour le damner? demanderait-il tant de gens si faibles?“ etc. Pyrrhonisme est le remède à ce mal, et rabattra cette vanité<sup>1)</sup>."

Nous citerons ensuite ce fragment détaché de la même page des Pensées: „Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au libérateur.“ Ces mots se passent de tout commentaire. Ils sont l'explication concise du livre de Pascal; ils le résument et, comme tels, devraient avoir leur place en tête de l'ouvrage; car quel est le dessein de l'auteur? Il veut „lasser et fatiguer“ au moyen du scepticisme celui qui le lit, celui qui s'embarque avec lui à „la recherche du vrai bien“ et à qui il ne montre partout que la misère et le néant, pour l'amener, éperdu et désolé, „à tendre les bras au libérateur,“ à se jeter en Dieu dans un élan désespéré.

Il est enfin un troisième aveu de Pascal que contient cette phrase des Pensées aussi précise que brève: „Le pyrrhonisme sert à la religion<sup>2)</sup>."

Maintenant, comme peut-être on désirera connaître dans quelle mesure Pascal a fait usage de Montaigne, ouvrant ici une sorte de parenthèse, nous y insérerons quelques remarques capables de satisfaire la curiosité et que nous a suggérées la lecture des Pensées conférées avec les Essais.

On se rappelle constamment l'ouvrage de Montaigne, lorsqu'on parcourt le volume posthume de Pascal. On heurte là, à chaque pas, des souvenirs. On y rencontre tous les points de vue, toutes les opinions, tous les arguments, tous les paradoxes de celui qui a renouvelé en France le pyrrhonisme des Grecs et des Latins. En face de cette ressemblance frappante, qui éclate parfois jusque dans le texte même de la phrase<sup>3)</sup>, est-il besoin d'un autre témoignage pour prétendre que les Essais ont dû

<sup>1)</sup> P. 434, paragr. 34.

<sup>2)</sup> Ibid., note 1.

<sup>3)</sup> Des exemples que nous prenons au hasard feront juger de la vérité de notre assertion. Pascal a écrit touchant l'imagination: „Elle ne peut rendre sages les fous; mais elle les rend heureux, à l'envi de la raison.“ — P. 36. — Montaigne, de son côté, au sujet de la fortune, avait dit: „N'ayant peu faire les malhabiles, sages, elle les fait heureux, à l'envi de la vertu.“ — T. III, p. 419. — Nous lisons dans Pascal: „Le larcin, l'inceste, le meurtre des enfants et des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses . . . Il y a sans doute des lois naturelles; mais cette belle raison corrompue a tout corrompu: *Nihil amplius nostrum est; quod nostrum dicimus, artis est* . . . De cette confusion arrive que l'un dit que l'essence de la justice est l'autorité du législateur; l'autre, la commodité du souverain; l'autre, la coutume présente, et c'est le plus sûr: rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi . . . La coutume fait toute l'équité, par cette seule raison qu'elle est reçue; c'est le fondement mystique de son autorité . . . Rien n'est si fautif que ces lois qui redressent les fautes; qui leur obéissent parce qu'elles sont justes, obéissent à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi.“ — P. 47—48. — Les Essais nous offrent ces lignes: „Le meurtre des enfants, meurtre des pères, communication de femmes, traficque de voleries, licence à toutes sortes de voluptez, il n'est rien en somme si extrême qui ne se trouve reçu par l'usage de quelque nation. Il est croyable qu'il y a des lois naturelles, . . . mais en nous elles sont perdues; cette belle raison humaine s'ingérant par tout . . . *nihil itaque amplius nostrum est; quod nostrum dico, artis est*.“ — T. II, p. 389. — „Protagoras et Ariston ne donnoient autre essence à la justice des lois, que l'autorité et opinion du législateur; . . . Thrasymachus, en Platon, estime qu'il n'y a point d'autre droit que la commodité du supérieur.“ — Id., p. 388. — „Et de ce que tiennent aussi les cyrenaiques, qu'il n'y a rien juste de soi; que les coutumes et lois forment la justice: . . . Or, les lois se maintiennent en crédit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont lois: c'est le fondement mystique de leur autorité . . . Il n'est rien si lourdement et largement fautif, que les lois; . . . Quiconque leur obéit parce qu'elles

être, ont été dans quelque période de la vie de Pascal son vade-mecum, sa nourriture spirituelle quotidienne et de prédilection? Il pratiqua donc Montaigne, entretint avec lui un commerce étroit, intime et, plus tard, le mit si largement à contribution, en composant les Pensées, que Victor Cousin a dit que, considérées sous le rapport de leur scepticisme, celles-ci ne renferment rien que ne contiennent les écrits du philosophe bordelais et de Charron, son disciple<sup>1</sup>). — Il a puisé aussi, sans doute, dans le traité de la Sagesse; pourtant le nombre des emprunts qu'il y a faits est restreint. — Charles Nodier, avant l'illustre éclectique, avait remarqué et dénoncé cette appropriation inqualifiable des dépouilles d'autrui. „Je me crois obligé de reconnoître“, avait-il écrit, „que le plagiat de Pascal est le plus évident peut-être et le plus *manifestement intentionnel* dont les fastes de la littérature offrent l'exemple<sup>2</sup>).“ M. Nourrisson, qui a „défendu“ Pascal, loin de chercher à infirmer la sévère déclaration de Nodier, y a même adhéré, attendu que les preuves sur lesquelles elle s'appuie „crèvent les yeux<sup>3</sup>).“ Au fond, — on est bien en droit de le demander — qu'y a-t-il dans les Pensées qui appartienne à Pascal? Que peut-il revendiquer comme sien? Privé surtout de ce long chapitre des Essais intitulé: Apologie de Raimond Sebond, ne lui eût-il pas été difficile, sinon impossible, d'entreprendre son œuvre? Plus encore; il doit à Montaigne la plupart de ses notions de l'histoire, de la littérature et de la philosophie de l'antiquité; il lui a pris enfin presque tout le bagage de citations d'auteurs profanes qu'il traîne avec lui dans les Pensées<sup>4</sup>), et certes il a raison de mentionner tel écrivain et de transcrire tel passage sur l'autorité de Montaigne, car s'il lui arrive de vouloir se soustraire à sa dépendance, ou il cite à faux ou il fait voir qu'il n'entend pas parfaitement ce qu'il cite<sup>5</sup>).

## II.

Si le scepticisme des Pensées était vrai, sincère, s'il montrait avec franchise la faiblesse et les fautes de l'esprit humain, il aurait droit assurément à notre respect. Mais il a le plan arrêté de conduire l'homme du sentiment de son impuissance, de ses erreurs et de sa misère à celui de la nécessité d'un secours merveilleux et surnaturel, de l'amener soumis et tremblant dans les bras de la grâce de Jésus-Christ, de sorte que, s'évertuant à rendre cette impuissance, ces erreurs et cette misère palpables, il les sasse et les ressasse, les amplifie, les exagère, afin de répandre le plus de

sont iustes, ne leur obeït pas iustement par où il doit.“ — T. IV, p. 110—112. — Nous trouvons ceci dans les Pensées: „Les sens abusent la raison par de fausses apparences; et cette même piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour: elle s'en revanche. Les passions de l'âme troublent les sens, et leur font des impressions fausses. Ils mentent et se trompent à l'envy.“ — P. 57. — Montaigne, sur cette matière, s'était exprimé de la manière suivante: „Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la receoivent à leur tour; nostre ame par fois s'en revanche de mesme: ils mentent et se trompent à l'envy.“ — T. II, p. 413.

<sup>1</sup>) Cours de l'Histoire de la philosophie. Histoire de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle, t. I, p. 488. — Voir également le Rapport, etc., — Des Pensées de Pascal — p. 158.

<sup>2</sup>) Questions de littérature légale. Du plagiat, de la supposition d'auteurs, des supercheries qui ont rapport aux livres. Seconde édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. Paris, MDCCCXXVIII. P. 43—44.

<sup>3</sup>) Pascal physicien et philosophe. Défense de Pascal. Paris, 1888. P. 83.

<sup>4</sup>) Les seules citations d'auteurs profanes qu'il n'ait pas empruntées à Montaigne sont: „Ambitiosa recidet ornamenta,“ p. 112. — Horace, Ars poetica, 447—448. — „Plus poetice quam humane locutus es,“ p. 133. — Pétrone, Satiricon, c. XC. Nous ferons observer que le mot „plus“ ne se trouve pas dans l'écrivain latin, le texte portant: „Et saepius poetice quam humane locutus es.“ — „Plerumque gratæ principibus vices,“ p. 416. — Horace, Carminum lib. III, carm. XXIX, 13. Nous ferons remarquer pareillement que, dans l'original, au lieu de „principibus“ on lit divitibus. — Il y a enfin un passage que reproduisent les Pensées à la page 433: „Ut sis contentus temetipso et ex te nascentibus bonis,“ lequel, bien qu'il ne se trouve pas en latin dans les Essais, y est toutefois en français dans cette phrase: „Je ne laisse pas en pleine iouissance de supplier Dieu, pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy mesme et des biens qui naissent de moy.“ T. I, p. 345.

<sup>5</sup>) Il attribue, par exemple, à Martial une épigramme qui n'est point dans cet auteur, — p. 111 — et, parlant d'Homère, — p. 229 et 232—233 — il ne parvient qu'à montrer combien il le connaissait peu.

crainte possible dans les âmes. Ce pyrrhonisme est donc un épouvantail. Il sert de moyen dans une combinaison ingénieuse, puis, quand il est devenu superflu, que Pascal n'a plus besoin de l'instrument qu'il a employé, il est nettement désavoué et rejeté. Le doute est condamné alors d'une manière irrévocable<sup>1)</sup>.

Dans sa conversation avec de Sacy, Pascal a énoncé formellement son opinion que Montaigne est très utile à la religion, et le dévot et timide Confesseur de Port-Royal, qui voyait dans le commerce de ce philosophe de graves dangers, l'a loué de ce que son contact ne l'avait point perdu et lui a rendu le témoignage flatteur „qu'il ressemblait à ces médecins habiles qui, par la manière adroite de préparer les plus grands poisons, en savent tirer les plus grands remèdes.“ Il était permis, sans doute, à de Sacy d'avoir ses appréhensions et d'ajouter encore, relativement à l'appui que l'Église peut trouver dans ses ennemis, que chacun n'est pas en état de „savoir tirer les perles du milieu du fumier,“ d'où il s'élève „une noire fumée“ bien propre à „obscurcir la foi chancelante.“ Tous les esprits ne sont pas, pour sûr, de la trempe de Pascal, et si Boileau ne reçoit aucun détriment de la confusion et de la frivolité de ses innombrables lectures, mais acquiert, au contraire, l'ordre, le bon goût et le jugement sain et droit qui le caractérisent, si l'auteur des Nouveaux essais sur l'entendement humain, Leibniz, constate que la quantité d'ouvrages hétérodoxes qu'il dévora produisit sur lui un effet diamétralement opposé à celui qu'on craignait, c'est — il faut le reconnaître — que ce sont là des natures rares et privilégiées qui ne se laissent point ranger dans le gros de l'espèce humaine auquel pensait de Sacy. Cependant, en se servant du pyrrhonisme, d'un „ennemi,“ pour le flétrir après l'avoir fait concourir à l'établissement de la foi, Pascal ne se montre guère scrupuleux, et, puisqu'à son point de vue la vérité est uniquement dans la croyance, il donne ainsi à cette même vérité, comme soutien, un suppôt du mensonge<sup>2)</sup>. Mais passons.

<sup>1)</sup> Vauvenargues avait en vue Pascal, du moins la classe de sceptiques à laquelle il appartient, lorsque, s'élevant résolument contre un pareil artifice, il s'écriait: „Il n'y a point de contradictions dans la nature. Les faux Philosophes s'efforcent d'attirer l'attention des hommes en faisant remarquer dans notre esprit des contrariétés et des difficultés qu'ils forment eux-mêmes, comme d'autres amusent les enfans par des tours de cartes, qui confondent leur jugement quoique naturels et sans magie. Ceux qui nouent ainsi les choses pour avoir le mérite de les dénouer, sont les Charlatans de la Morale.“ — Introduction à la connoissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes. A Paris, chez A.-C. Briasson. MDCCXLVI. P. 348. — Prévost-Paradol a essayé de réfuter — en tant qu'elles se rapportent à l'auteur des Pensées — ces énergiques et véhémentes paroles, non par des arguments, mais en exprimant sa conviction que Vauvenargues, qui „respirait l'air du dix-huitième siècle,“ a ignoré „jusqu'à quel point Pascal était sincère.“ — Études sur les moralistes français, suivies de quelques réflexions sur divers sujets. Troisième édition. Paris, 1873. P. 106. — Victor Cousin, longtemps avant Prévost-Paradol, avait aussi émis l'opinion que Pascal était sincère, même „profondément sincère et sérieux.“ Qu'il ait subi l'invincible ascendant de Montaigne, on ne saurait le nier; qu'il ne se soit pas ensuite si complètement affranchi de cet ascendant qu'il n'en paraisse quelque chose dans les Pensées, que, mordu au fond du cœur par le scepticisme, il n'ait pas réussi à se guérir entièrement de sa blessure, on ne peut en douter de bonne foi. Mais un dogmatisme religieux absolu n'en reste pas moins le but avoué de son livre, comme le moyen par lequel il cherche ouvertement à l'atteindre est un pyrrhonisme impérieux. Or, se déclarer d'avance ennemi de la philosophie, faire preuve de haine contre la raison, la décrier, la représenter de parti pris comme incapable de parvenir à la vérité, décourager l'homme pour qu'il s'adresse à l'autorité, à la religion, — est-ce là réellement un scepticisme bien sincère?

<sup>2)</sup> Reuchlin a dit que Pascal, s'élevant sur les épaules de Montaigne, nous fournit un exemple frappant de la manière dont la foi doit trouver un appui dans le doute et l'incrédulité, qu'il compare à ces mauvais démons qui, dans l'architecture du moyen âge, supportent les voûtes d'où l'église s'élance avec hardiesse vers le ciel. „Hier steht nun Pascal ganz auf den Schultern Montaigne's und liefert so unwillkürlich ein schlagendes Beispiel, wie Zweifel und Unglauben dem Glauben als Stütze und Träger dienen muss. (So stellt schon die Baukunst des Mittelalters die Dämonen als die Träger der Gewölbe dar, in welchen sich die Kirche mit kühnem Schwunge himmelwärts erhebt.) — Pascal's Leben und der Geist seiner Schriften. P. 226—227. — Nous convenons que les mauvais démons de pierre qui soutiennent les voûtes des temples forment une décoration pittoresque, charmante, mais, en religion et en morale, la vérité étayée du mensonge, loin de ressembler à un ornement, cause une impression désagréable et pénible.

car nous n'en avons point de preuve. Mais, si nous ne savons pas positivement, d'une manière incontestable que nous comprenons tous la même chose de la même façon, c'en est encore fait de l'évidence qui, au lieu d'avoir un caractère universel et absolu, ne porte alors qu'un signe particulier et relatif. Sans doute, quand, par exemple, nous voyons un objet changer de place, nous exprimons tous la vue de cet objet par le même mot, en disant qu'il s'est mû; pourtant cette conformité d'application n'entraîne pas une conformité d'idées<sup>1)</sup>.

Nous pourrions croire la première partie de la tâche que nous nous sommes imposée dans notre dissertation — l'exposition du scepticisme des Pensées — déjà terminée, en face de ce doute hautain qui, agitant les grandes questions de Dieu, du criterium de la certitude, de la réalité du monde extérieur, les nie toutes catégoriquement et, demeurant à une vérité première et unique, l'existence de la pensée ou du moi, se refuse à aller au delà. Cependant, si nous arrêtons ici nos investigations sur le pyrrhonisme du livre de Pascal, non-seulement nous serions encore loin de l'avoir épuisé, mais nous ne l'aurions pas montré sous un de ses côtés saillants, dans son caractère de contradiction. La manière de procéder de l'auteur du volume qui nous occupe — nous l'avons dit — manque d'ordre, est confuse. „J'écrirai ici mes pensées sans ordre“, s'est-il exprimé, „et non pas peut-être dans une confusion sans dessein: c'est le véritable ordre, et qui marquera toujours mon objet par le désordre même. Je ferais trop d'honneur à mon sujet si je le traitais avec ordre, puisque je veux montrer qu'il en est incapable<sup>2)</sup>.“ Ce qu'il a promis ouvertement, sans ambages, lorsqu'il s'appretait à faire usage du doute comme moyen dans son ouvrage, il l'a tenu à la lettre. Mais, outre que sa méthode est dénuée de règle et embrouillée, elle le divulgue en opposition manifeste et permanente avec lui-même. Ainsi, quand il affirme se trouver en possession de l'existence du moi, il faut bien du moins qu'il avoue à quel titre il la tient. Comment l'a-t-il obtenue? Est-ce à la suite de laborieuses réflexions? A-t-il mis en jeu, pour l'acquérir, un long raisonnement? Non, une intuition directe la lui a donnée. Il l'a atteinte immédiatement. Le fait est que sa conscience a aperçu sa pensée naturellement, spontanément, et qu'aussitôt il a conçu la substance de sa pensée, son moi. Il n'est donc pas parvenu à la connaissance de l'existence de son moi en s'aidant d'une foule de démonstrations ou même d'une seule; il n'en a pas eu besoin; il s'en est passé, parce que cette connaissance, brillant de sa propre évidence, porte en soi une persuasion irrésistible, une autorité absolue. Or, pourquoi nous dire qu'il n'y a rien de certain? L'inconséquence à laquelle il se condamne est patente. Ensuite la pensée ou mieux la simple inspection de l'esprit lui ayant attesté la réalité de l'existence du moi, de l'être fini et contingent, que ne l'a-t-elle convaincu aussi de la réalité de l'être infini et éternel? Vraiment, il a fait plus que laisser subsister en tant qu'idée seulement l'être infini et éternel; il a déduit d'une manière formelle la réalité de son existence de la réalité de l'existence du moi, de l'être temporaire et limité, comme nous le voyons par un paragraphe de son livre dont nous avons déjà cité un fragment et que nous reproduirons ici en entier: „Je sens que je peux n'avoir point été: car le moi consiste dans ma pensée; donc moi qui pense n'aurais point été, si ma mère eût été tuée avant que j'eusse été animé. Donc je ne suis pas un être nécessaire. Je ne suis pas aussi éternel, ni infini; mais je vois bien qu'il y a dans la nature un être nécessaire, éternel et infini<sup>3)</sup>.“ Voilà Dieu conçu tout naturellement, sans effort, par le procédé de l'intuition immédiate et spontanée, où l'attention soutenue et profonde, les démonstrations arides et les vastes raisonnements n'ont aucune part. Qu'on ne dise pas que

<sup>1)</sup> Voir, par rapport à ces objections au principe de la certitude, les pages 41—42, „Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser . . . Qui a donc trompé? les sens ou l'instruction?“ et 54—55, paragr. 15.

<sup>2)</sup> P. 70.

<sup>3)</sup> P. 25.

cette conception est une illusion; bien qu'elle n'ait pas demandé pour naître une application intense de l'esprit, elle est incontestable et nous persuade par la force et l'énergie invincibles qui lui appartiennent. Donc, dès que nous avons le sentiment de notre contingence et de nos bornes, nous nous élevons directement à l'idée d'un être que nous opposons à nous-mêmes, lequel possède les diverses perfections dont nous sommes dépourvus; de plus, cet être que nous concevons au moment où le fait de nos imperfections tombe sous l'œil de notre conscience n'est pas une abstraction, mais il existe réellement, éternel et infini, comme nous existons réellement nous-mêmes, temporaires et limités; enfin il est nécessaire, parce qu'il est la cause de notre origine et que, en cas que cette cause ne fût pas véritable, nous ignorerions complètement d'où nous provenons. Mais puisque cet être nécessaire, éternel et infini n'est point une chimère, encore une fois, pourquoi Pascal nous dit-il qu'il n'y a rien d'évident, rien de certain? Au fond, avons-nous là exactement sa pensée, et ne nous sommes-nous pas trompé en déclarant qu'il n'a point franchi l'idée de Dieu abstrait pour aller à son existence réelle et substantielle? Si les paroles que nous venons de rapporter étaient l'expression sincère de sa conviction, s'il croyait fermement à l'argument qu'elles renferment: l'être non nécessaire, contingent, borné suppose l'être nécessaire, éternel, infini, nous les retrouverions ailleurs dans son livre; tout au moins nous n'y rencontrerions pas une opinion entièrement contraire, que Dieu n'est qu'une entité logique, une simple idée à laquelle rien de véritable ne correspond. En outre, quelle valeur attacher à ce procédé de l'intuition qui nous permet d'atteindre Dieu, réellement existant, tout de suite, sans contention d'esprit, sans effort d'intelligence, si Pascal ne lui accorde pas sa confiance? Car il ne croit à sa vertu ni peu ni beaucoup; et il ne saurait en être autrement, ce procédé n'offrant aucune garantie et sa prétendue légitimité étant une illusion. S'il était sûr, les résultats auxquels il conduit le seraient aussi; mais telle est la faiblesse de ceux-ci que, dès que la réflexion et le raisonnement essayent d'éprouver leur solidité, ils ne tiennent plus et s'écroulent. Voyons, la notion de Dieu est claire et évidente pour Pascal en tant qu'elle lui est donnée par l'intuition. Il connaît Dieu, l'être nécessaire, éternel et infini, d'une connaissance tout intérieure, immédiate et spontanée. Cette connaissance toutefois est éphémère, ne dure pas; quand la réflexion et le raisonnement s'en emparent pour exercer sur elle leur action, elle ne leur résiste pas; elle s'obscurcit et s'efface. On sait l'opinion de Pascal sur la preuve et les démonstrations; il les a traitées avec un superbe dédain et a écrit à leur sujet ces paroles auxquelles nous avons déjà fait allusion, mais que nous n'avons pas encore citées: „Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu; et quand cela servirait à quelques-uns, ce ne serait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après ils craignent de s'être trompés<sup>1)</sup>.“ — „Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'âme, ni aucune des choses de cette nature; non-seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis, mais . . .<sup>2)</sup>“ — „J'admire avec quelle hardiesse ces personnes (les auteurs qui ont traité de l'Être divin) entreprennent de parler de Dieu, en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature . . . Dire à ceux-là (à ceux en qui la foi est éteinte, et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, aux personnes destituées de grâce, qui, recherchant de toute leur lumière tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à la connaissance de Dieu, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres) qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu'ils verront Dieu à découvert, et leur donner, pour toute preuve de ce grand et important sujet, le cours de la lune ou des planètes, et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien

<sup>1)</sup> P. 186—187.

<sup>2)</sup> P. 188.

faibles, et je vois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris<sup>1)</sup>.”

Si les preuves et les démonstrations n'établissent guère l'existence de l'être parfait conçu naturellement, par l'intuition, ne serait-ce point que cette conception est purement artificielle et que la légitimité de l'intuition est arbitraire? Il est certain que, quand la réflexion et la logique essayent d'analyser le fait de la conception immédiate et spontanée de Dieu, il se dissipe. Peut-être que ce fait ne relevant pas de la réflexion et de la logique, celles-ci ne doivent pas l'examiner, une fois recueilli, et que, nonobstant leurs objections, il n'en est pas moins incontestable, parce que l'intuition qui l'a fourni est elle-même incontestable. Précisément; il appartient à cet ordre de vérités premières qui sont du domaine non de la raison, mais du cœur, et n'ont pas besoin d'être démontrées. Le cœur, nommé aussi dans les Pensées le sentiment, l'instinct, est, d'après la théorie de Pascal, une faculté de notre être comme la raison, appelée également la pensée, le raisonnement, l'intelligence, l'esprit, très différente de cette dernière et qui s'exerce tout autrement. „Le cœur,“ s'exprime Pascal, „a son ordre; l'esprit a le sien, qui est par principes et démonstrations. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant d'ordre les causes de l'amour: cela serait ridicule<sup>2)</sup>.” Il dit ailleurs: „Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point; on le sait en mille choses . . . C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison<sup>3)</sup>.” Nous trouvons autre part ces mots: „La raison agit avec lenteur, et avec tant de vues, sur tant de principes lesquels il faut qu'ils soient toujours présents, qu'à toute heure elle s'assoupit et s'égare, manque d'avoir tous ses principes présents. Le sentiment n'agit pas ainsi: il agit en un instant, et toujours est prêt à agir<sup>4)</sup>.” Il dit encore à un autre endroit: „Nous connaissons la vérité, non-seulement par la raison, mais encore par le cœur; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaie de les combattre. Les pyrrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison; cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent. Car la connaissance des premiers principes, comme il y a *espace, temps, mouvement, nombres*, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle y fonde tout son discours. Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent; et le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi ridicule que la

<sup>1)</sup> P. 316—317.

En rejetant les preuves physiques, les démonstrations qui cherchent leur appui dans les ouvrages et les phénomènes de la nature, Pascal a remarqué qu'elles n'avaient jamais été employées par aucun auteur „canonique.“ — P. 189—190. — Rien n'est plus faux. L'Ancien Testament enseigne „apertement et notoyrement“ que „les cieux racontent la gloire de Dieu,“ que „l'œuvre de ses mains, le firmament la proclame;“ — Psaume XVIII — Dieu, dans le livre de Job, interrogeant le patriarche pauvre et malheureux, lui demande: „Où étais-tu quand je fondais la terre? Qui en a réglé les dimensions? qui a tendu sur elle le cordeau? Qui a enfermé la mer avec des portes, lorsqu'elle vint jaillir du sein maternel? Qui a engendré les gouttes de la rosée? Du sein de qui la glace sort-elle? Et le givre du ciel, qui donc l'enfante?“ etc.; — c. XXXVIII — enfin, dans le Nouveau Testament, saint Paul déclare que „ce qui est invisible en Dieu, savoir sa puissance éternelle et sa divinité, se révèle à l'œil de l'intelligence par ses œuvres, depuis la création du monde.“ Épître aux Romains, c. I. — Traduction de M. Édouard Reuss.

<sup>2)</sup> P. 127—128.

<sup>3)</sup> P. 350—351.

<sup>4)</sup> P. 390—391.

raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes, pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre, pour vouloir les recevoir. Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison, qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous conussions toutes choses par instinct et par sentiment<sup>1)</sup>! La raison, on le voit, ne saurait se substituer au cœur, ni avoir autorité sur lui, ni même juger des suggestions du sentiment. Le sentiment, l'intuition découvre les premiers principes, qui, étant au-dessus du raisonnement, ne se démontrent pas. Mais ces principes qui se passent de la démonstration, parce qu'ils sont fournis par une conception à priori, sont-ils pour cela parfaitement sûrs et nous convainquent-ils réellement grâce à leur prétendue force invincible? Non, en aucune façon, et cette énergie irrésistible que possèdent, soi-disant, les vérités naturelles est complètement chimérique. Leur clarté, leur évidence est tout à fait délusoire et la puissance tant vantée du sentiment n'existe que dans l'imagination. Attestons ici ce que nous avançons en citant les propres paroles de Pascal, qui maintenant se dément lui-même et ruine sa théorie de fond en comble: „Les principales forces des pyrrhoniens, je laisse les moindres, sont que nous n'avons aucune certitude de la vérité de ces principes (les p. naturels), hors la foi et la révélation, sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous: or, ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité, puisque n'y ayant point de certitude, hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu bon, par un démon méchant, ou à l'aventure, il est en doute si ces principes nous sont donnés ou véritables, ou faux, ou incertains, selon notre origine. De plus, que personne n'a d'assurance, hors de la foi, s'il veille ou s'il dort, vu que durant le sommeil on croit veiller aussi fermement que nous faisons; on croit voir les espaces, les figures, les mouvements; on sent couler le temps, on le mesure, et enfin on agit de même qu'éveillé; de sorte que, la moitié de la vie se passant en sommeil, par notre propre aveu, ou quoi qu'il nous en paraisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentiments étant alors des illusions. Qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir<sup>2)</sup>)?“ A présent, nous demanderons si le raisonnement doit encore „s'appuyer sur les connaissances du cœur et de l'instinct“ et quelles belles conséquences il pourra tirer de principes dont on ignore „s'ils nous sont donnés ou véritables, ou faux, ou incertains.“ En outre, puisque les vérités premières et indémontrables ne nous offrent aucune sûreté, aurons-nous une meilleure garantie de l'intuition, du sentiment dont elles relèvent? Nullement, et, comme pour ne point laisser de doute à cet égard, Pascal a écrit ce qui suit: „Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. Mais la fantaisie est semblable et contraire au sentiment, de sorte qu'on ne peut distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, l'autre que sa fantaisie est sentiment. Il faudrait avoir une règle. La raison s'offre, mais elle est ployable à tous sens; et ainsi il n'y en a point<sup>3)</sup>.“

Ayant eu occasion de parler de l'influence que Descartes exerça sur Pascal, nous l'avons fait en termes concis, mentionnant comme preuves de cette influence deux opuscules de l'auteur des

<sup>1)</sup> P. 150—152.

Citant ce passage, M. F. Ravaisson a fait observer „qu'il suffirait à renverser tout ce qu'on a écrit pour prouver le pyrrhonisme prétendu de son auteur, et son mépris prétendu pour toute intelligence.“ — La Philosophie de Pascal. Revue des Deux-Mondes, livraison du 15 mars 1887, p. 415—416. — Sans doute, et nous serions aussi de l'avis du membre distingué de l'Institut de France, que Pascal ajoute un „trait“ à la doctrine cartésienne, „lorsqu'il rapporte au cœur la connaissance même des premiers principes,“ — *ibid.* — si d'autres fragments des Pensées, que nous allons reproduire, ne témoignaient qu'il n'a pas maintenu sa théorie du sentiment et du cœur.

<sup>2)</sup> P. 137—138.

<sup>3)</sup> P. 121—122.

Pensées, la Préface du traité du vide et le Discours sur les passions de l'amour. Il en est un troisième, De l'esprit géométrique, incomplet ainsi que la Préface et le Discours, que nous aurions pu leur joindre, parce qu'il est imprégné pareillement de la philosophie cartésienne et que Pascal y rend hommage à celui qui écrivit les Méditations<sup>1)</sup>. Rappelant en cette dissertation deux principes de saint Augustin: „La matière est dans une incapacité naturelle invincible de penser,“ et „Je pense, donc je suis,“ il demande s'ils sont „en effet les mêmes“ dans l'esprit de Descartes et dans l'esprit de l'auteur de la Cité de Dieu et répond nettement que, tandis que celui-ci les a émis „en passant, à l'aventure, sans y faire une réflexion plus longue et plus étendue,“ celui-là en a tiré „une suite admirable de conséquences, qui prouve la distinction des natures matérielle et spirituelle,“ et a par leur moyen édifié toute sa philosophie. Mais à l'époque où il donne à la question que lui-même soulève cette réponse bienveillante, flatteuse, sinon juste, — car ce n'est point seulement en passant et à l'aventure que saint Augustin énonça la proposition remarquable dont Descartes, qui s'est défendu toutefois de l'avoir connue, a fait le „principe ferme et soutenu“ de sa „physique entière:“ Si l'on doute, c'est qu'on pense — il n'a pas encore commencé de tracer sur ses morceaux de papier les Pensées, comme il n'est non plus déjà entré — pas profondément du moins — dans la foi sombre du Jansénisme<sup>2)</sup>. Se soumettant par la suite à la grâce de Jésus-Christ, puis, embrassant la doctrine étroite et rigide de l'évêque d'Ypres, il tourne alors le dos à ce cartésianisme dont il s'est inspiré et auquel il a sacrifié; il le méprise maintenant, il le hait; il lui déclare la guerre, car il veut ruiner, détruire ce système de philosophie mensonger, cette science de procédés trompeurs par lesquels l'homme, ne se servant que de sa seule lumière naturelle, repoussant toute autorité étrangère, n'admettant rien qui ne lui soit parfaitement évident, rassemble ses connaissances; sa lumière naturelle est sans véracité, l'évidence n'existe pas et ses connaissances sont synonymes de néant. Le titre même de l'ouvrage de Descartes: *Principia philosophiæ*, où l'auteur a résumé d'abord les Méditations et la Méthode et exposé ensuite sa physique proprement dite, ce titre est, selon l'avis de Pascal, fastueux, plein de vanité et ne „crève“ pas moins „les yeux“ que cet autre de Pic de la Mirandole: *De omni scibili*<sup>3)</sup>. Descartes raillé ainsi avec une verve hardie est réprouvé ailleurs, indirectement il est vrai, au nom de la foi et de la révélation qu'il repousse: „Tous ceux qui cherchent Dieu hors de Jésus-Christ, et qui s'arrêtent dans la nature, ou ils ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou ils arrivent à se former un moyen de connaître Dieu et de le servir sans médiateur: et par là ils

<sup>1)</sup> Le traité „De l'esprit géométrique“ se compose de deux fragments, au premier desquels on a donné divers titres: De la manière de prouver la vérité et de l'exposer aux hommes, Réflexions sur la géométrie en général, De l'esprit géométrique, et dont le second est ordinairement intitulé: De l'art de persuader; ils ont l'un et l'autre pour objet l'application de la méthode de la géométrie à l'art de démontrer et d'éclaircir „les vérités déjà trouvées,“ et sont unis ensemble par un rapport intime, si bien que M. P. Faugère a présumé, non sans beaucoup de vraisemblance, que l'Art de persuader „n'était que la reproduction“ de l'autre écrit „sous une forme plus abrégée et plus didactique.“ *Pensées*, etc., t. I, p. 154.

<sup>2)</sup> On ne peut fixer d'une manière précise les dates où ont été écrites les deux parties qui forment l'opuscule de l'Esprit géométrique. Ce qui est certain cependant, c'est qu'elles ont précédé les Pensées, et que là, comme dans la Préface sur le traité du vide et le Discours sur les passions de l'amour, Pascal se montre franchement cartésien, tandis que l'ouvrage inachevé des Pensées témoigne qu'il a cessé de l'être. Il ne l'est plus par la raison que, devenu Janséniste ardent, il ne peut plus l'être, une extrême incompatibilité mutuelle existant entre la doctrine de Descartes et celle de Jansénius. Ce point, Victor Cousin l'a constaté; — *Des Pensées de Pascal*. Préface de la nouvelle édition, p. LVII — M. Ferdinand Brunetière de même. — *Études critiques sur l'histoire de la Littérature française*. Quatrième série. Paris 1891. Jansénistes et Cartésiens, p. 142-143. — Disons en terminant cette note que rien n'est moins soutenable que l'assertion de M. le docteur Dreydorff, qui, taquant assez vivement une remarque fort juste faite par le professeur Hermann Weingarten, à savoir que Pascal passa du cartésianisme au Jansénisme, — *Pascal als Apologet des Christenthums*. Eine kirchengeschichtliche Studie. Leipzig, 1863. P. 54 — prétend qu'on pourrait plutôt assurer le contraire, que Pascal adhéra sans doute à la secte de Jansénius avant de devenir partisan de Descartes, et que même il n'est jamais allé à l'école de ce dernier. *Pascal's Gedanken* etc. *Einleitung*. P. 43.

<sup>3)</sup> P. 9.

tombent, ou dans l'athéisme, ou dans le déisme, qui sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également<sup>1)</sup>." Au rapport de Marguerite Perier, Pascal disait très souvent: „Je ne puis pardonner à Descartes: il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement; après cela, il n'a plus que faire de Dieu<sup>2)</sup>." L'ironie est mordante. Voici encore un trait sarcastique: „Il faut dire en gros: Cela se fait par figure et mouvement, car cela est vrai. Mais de dire quels, et composer la machine, cela est ridicule<sup>3)</sup>." Dans le passage suivant, Pascal nous divulgue la résolution que finalement il a prise: „Écrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences. Descartes<sup>4)</sup>." Or, on doit convenir que sa décision n'est pas restée tout à fait inaccomplie, car — comme on vient de le voir, croyons-nous — il n'a rien laissé subsister, au fond, du système métaphysique de celui qui est appelé le fondateur de la philosophie moderne.

Ce serait une erreur de croire que Pascal, en combattant Descartes, n'en voulait qu'à lui et aux principes de sa doctrine. Il visait encore à un autre but. Il dirige ses attaques contre Descartes, et, en même temps, il les livre à tous ceux „qui approfondissent trop les sciences.“ „Composer la machine, cela est ridicule;“ et il a ajouté: „Car cela est inutile, et incertain et pénible.“ Mais comme cette phrase n'était que l'expression partielle de sa pensée, il l'a complétée: „Et quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine.“ Il a proféré ailleurs avec une égale franchise et dans le même esprit ces mots: „Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher<sup>5)</sup>." Nous verrons que, la science humaine en général et la philosophie en particulier étant inutiles, et incertaines et pénibles, il vaut mieux, suivant l'opinion de Pascal, les ignorer et cultiver la seule science de la Croix. Cependant nous n'en sommes pas encore là, car, avant de condamner la science et la philosophie, l'auteur des Pensées s'avise de leur donner un moment de répit et d'absoudre provisoirement Montaigne et le scepticisme, dont la ruine commune s'effectuera en temps opportun; en attendant, „le pyrrhonisme est le vrai<sup>6)</sup>“, non un pyrrhonisme qui ne porte que sur quelques points, modéré, relatif, mais impérieux, absolu, un pyrrhonisme qui nous enlève tout pouvoir naturel de connaître. „Voilà les principales forces de part et d'autre. Je laisse les moindres, comme les discours que font les pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays, et les autres choses semblables, qui, quoiqu'elles entraînent la plus grande partie des hommes communs, qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements, sont renversées par le moindre souffle des pyrrhoniens. On n'a qu'à voir leurs livres, si l'on n'en est pas assez persuadé; on le deviendra bien vite, et peut-être trop. Je m'arrête à l'unique fort des dogmatistes, qui est qu'en parlant de bonne foi et sincèrement, on ne peut douter des principes naturels. Contre quoi les

1) P. 320.

2) Lettres, opuscules etc. P. 459.

3) P. 419.

4) Ibid.

5) P. 135.

Pascal méprise la philosophie et la répudie. Victor Cousin, laissant à ce sujet sa fougue éclater, s'écrie: „Oui, Pascal est un ennemi déclaré de la philosophie: il n'y croit ni beaucoup ni peu; il la rejette absolument.“ — Des Pensées de Pascal. Préface de la nouvelle édition, p. IX. — Ad. Franck, dans son article Pascal, — Dictionnaire des sciences philosophiques. Deuxième édition. Paris, 1875. P. 1255 — dit que „ce nom est plutôt celui d'un ennemi que d'un ami de la philosophie.“ M. Adrien Gory lui-même, qui a vu dans l'auteur des Pensées „le parfait apologiste,“ avoue que Pascal „professait pour tous les systèmes philosophiques un égal et souverain dédain.“ Il est vrai que M. Gory partage entièrement ce dédain, et aussi qu'il l'a proclamé en des termes qui, sous le rapport de la précision, ne laissent rien à désirer. Des Pensées de Pascal, considérées comme apologie du Christianisme, et des conditions actuelles de l'apologétique. Laigle, 1883. P. 10, 16 et 75.

6) P. 348.

pyrrhoniens opposent en un mot l'incertitude de notre origine, qui enferme celle de notre nature; à quoi les dogmatistes sont encore à répondre depuis que le monde dure<sup>1)</sup>." Tout cela ne saurait être plus clair. L'autorité du scepticisme se trouve manifestement reconnue dans ces fermes paroles. Ce que Pascal y avoue avec vigueur, c'est l'empire du doute, le doute entier, le doute universel. Encore une fois, qu'est devenu le procédé de l'intuition, de l'instinct, du cœur? Où est la théorie des vérités premières sur lesquelles la raison doit „s'appuyer et fonder tout son discours?" Mais si le scepticisme a la force et la domination, si le dogmatisme ne peut lui résister et que, dans le champ de nos connaissances, il „renverse" tout de son „souffle", que prouve cette puissance, sinon l'impuissance de la raison humaine? De plus, le cœur, le sentiment, placé d'abord si haut par Pascal et que lui-même — étrange inconséquence! — a fait choir ensuite du lieu élevé où il l'avait établi, a entraîné inévitablement en tombant la raison dont il était l'appui. Ou bien le sentiment s'est-il écroulé seul sans que la raison se soit effondrée avec lui? Ce n'est pas admissible. Et quand on accorderai qu'elle n'ait pas été enveloppée dans la ruine du sentiment et qu'elle se trouve debout, que pourra-t-elle, privée de son soutien naturel et réduite à elle-même? La voilà plus faible encore et semblable à un aveugle abandonné de son guide et qui cherche vainement son chemin dans les ténèbres; et Pascal qui l'a vue en cet état ne l'a point épargnée et a versé sur elle la raillerie et l'injure: „La raison est ployable à tous sens<sup>2)</sup>." — „Qu'est-ce que la pensée? qu'elle est sott<sup>3)</sup>!" — „Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécile<sup>4)</sup>." — „Que j'aime à voir cette superbe raison humiliée et suppliante<sup>5)</sup>!"

Le scepticisme de Pascal se montre-t-il maintenant assez à découvert? Ne nous flattons pas cependant de le tenir. Il s'est échappé au moment que nous croyions l'avoir saisi. Ce scepticisme-là est traître. Qu'on lise: „Voilà la guerre ouverte entre les hommes, où il faut que chacun prenne parti, et se range nécessairement, ou au dogmatisme, ou au pyrrhonisme; car, qui pensera demeurer neutre sera pyrrhonien par excellence. Cette neutralité est l'essence de la cabale: qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux. Ils ne sont pas pour eux-mêmes; ils sont neutres, indifférents, suspendus à tout, sans s'excepter. Que fera donc l'homme en cet état? Doutera-t-il de tout? doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle? doutera-t-il s'il doute? doutera-t-il s'il est? On n'en peut venir là; et je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif parfait. La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point<sup>6)</sup>." Pascal vient donc de lâcher son pyrrhonisme et de reprendre sa théorie du sentiment. „La nature soutient la raison impuissante," qu'est-ce que cela signifie, sinon que le cœur, l'instinct a reconquis de nouveau sa force et son autorité, qu'il nous découvre réellement les vérités premières et que la réflexion, le raisonnement vient à sa suite et appuie sa doctrine sur ses données? Comme Pascal nous avait assuré que l'état de la veille ne saurait être discerné nettement de l'état du sommeil, que les idées de la veille et les idées du rêve ne sont pas distinguées entre elles d'une manière claire, déterminée, positive, ignorant si nous avons un corps, s'il y avait des corps, nous avons conclu avec lui que la croyance au monde extérieur ne reposait sur aucune certitude. Mais il est revenu de son assertion; il a repris ce qu'il avait déclaré. „L'homme," a-t-il demandé, „doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle?" Et il a répondu catégoriquement: „On n'en peut venir là." En outre, il a une règle pour distinguer la veille du sommeil; auparavant il n'en possédait pas et refusait de reconnaître qu'il y en eût une. Dans le sommeil, les songes ne se lient pas ensemble; ils ne s'accordent pas;

<sup>1)</sup> P. 139.

<sup>2)</sup> P. 122.

<sup>3)</sup> P. 391.

<sup>4)</sup> P. 142.

<sup>5)</sup> P. 434.

<sup>6)</sup> P. 140.

ils sont différents, à tel point „qu'un même se diversifie;“ dans la veille, au contraire, toutes les choses qui nous arrivent, „qu'on voit,“ s'enchaînent les unes aux autres, les choses présentes avec les choses passées<sup>1)</sup>. Donc, les idées du rêve étant marquées de solution et les idées de la veille ayant pour elles la continuité, il est impossible, grâce à ce double signe, de confondre l'état de la veille et l'état du sommeil. Pascal adhère ainsi au criterium de Descartes<sup>2)</sup>.

La réalité du monde extérieur n'est plus un problème. Le moi, une fois donné par la pensée et sortant de lui-même pour chercher s'il n'y a pas d'autres réalités que la sienne, trouvant alors les idées de la tête, des mains, des pieds, des membres qui composent le corps, trouvant que le corps est environné d'autres corps, trouvant le ciel et la terre, toutes choses qui ne viennent pas de la pensée et n'en dépendent pas, ce moi n'est point la victime d'une pure fantasmagorie relativement aux idées des objets qu'il découvre hors de lui; ces idées correspondent à des êtres extérieurs réels, lesquels n'ont rien de commun avec les images des songes qui apparaissent, puis se rompent, s'évanouissent, car le moi connaît la continuité de leur durée, sait le lieu où ils sont et le temps auquel ils appartiennent.

Mais tenons-nous bien la vraie pensée de Pascal? Sommes-nous parfaitement sûr qu'il admet une marque de vérité, la règle de distinction entre la veille et le rêve, claire, précise, qui nous prouve l'existence de quelque chose hors de nous, la réalité du monde extérieur, et, avant cette règle, avant tout, les vérités du sentiment, qui portent leur évidence en elles-mêmes et auxquelles suffit leur propre légitimité? Il n'a abandonné son scepticisme que pour y revenir; ou plutôt il ne l'a pas quitté, ayant seulement joué le jeu du dogmatisme afin d'affirmer ensuite plus hardiment son pyrrhonisme; car, après avoir déclaré de la manière la plus positive que l'homme ne saurait douter „s'il veille, si on le pince, si on le brûle,“ etc., et ajouté que „la nature soutient la raison impuissante,“ il demande avec vivacité et énergie si, d'un autre côté, l'homme osera dire „qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, ne peut en montrer aucun titre, et est forcé de lâcher prise<sup>3)</sup>.“ Rien ne trouvera-t-il donc grâce à vos yeux, ô Pascal? Vous avez mis les vérités du sentiment au-dessus de celles du raisonnement, parce que leur propre clarté les illumine et qu'elles n'ont besoin que de la force et de la vertu qui leur appartiennent; et maintenant vous exigez d'elles des preuves; vous demandez, pour leur accorder votre croyance, qu'elles vous montrent leurs titres, et, nous assurant par une inconséquence qui, du reste, vous est familière, qu'elles n'en ont point, que nulle vérité au monde ne saurait en posséder, vous retournez à ce pyrrhonisme hautain et absolu que vous aviez fait mine de quitter et qui vous plaît tellement que tout ce qui n'en vient pas vous paraît extravagant. „Ce qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa faiblesse. On agit sérieusement, et chacun suit sa condition, non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre, puisque la mode en est; mais comme si chacun savait certainement où est la raison et la justice. On se trouve déçu à toute heure; et, par une plaisante humilité, on croit que c'est sa faute, et non pas celle de l'art, qu'on se vante toujours d'avoir. Mais il est bon qu'il y ait tant de ces gens-là au monde, qui ne soient pas pyrrhoniens, pour la gloire du pyrrhonisme, afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette faiblesse naturelle et inévitable, et de croire qu'il est, au contraire, dans la sagesse naturelle. Rien ne fortifie plus le pyrrhonisme que ce qu'il y en a qui ne sont point pyrrhoniens: si tous l'étaient, ils auraient tort<sup>4)</sup>.“ — „Cette secte (le pyrrhonisme) se fortifie par ses

<sup>1)</sup> Art. III, 14.

<sup>2)</sup> *Meditatio sexta*, p. 46.

<sup>3)</sup> P. 140—141.

<sup>4)</sup> P. 33.

naîtrait-il mieux les choses? Non. Les choses étant simples et lui-même composé, il est impossible qu'il sache rien nettement. Formé de deux substances contraires, d'âme et de corps, la première spirituelle et la seconde matérielle, il ne peut connaître distinctement quoi que ce soit des deux mondes de l'esprit et du corps; ni la matière, puisque son „suppôt“ qui agit en cela est en partie spirituel, ni les substances spirituelles, vu la matérialité de son corps<sup>1)</sup>. Ensuite, comme il est placé dans la nature entre deux infinis, l'un de grandeur, l'autre de petitesse, et qu'il est un „néant“ à l'égard du premier et un „tout“ à l'égard du second, „un milieu entre rien et tout,“ il ne saurait comprendre les extrêmes qui lui échappent<sup>2)</sup>; „ce qu'il a d'être lui dérobe la connaissance des premiers principes, qui naissent du néant, et le peu qu'il a d'être lui cache la vue de l'infini<sup>3)</sup>.“ Soutenu entre les deux abîmes de grandeur et de petitesse, il ne peut donc non plus, à cause de la place même qu'il occupe, connaître les choses. Celles-ci, „s'entre-tenant toutes par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes,“ forment ensemble une chaîne qui s'en va rejoindre les deux infinis et dont les anneaux, qu'ils soient pris séparément ou dans leur totalité, se refusent à sa connaissance. Il cherche à les saisir, s'efforce de les comprendre, mais en vain; s'évertuant à embrasser tantôt le tout, tantôt les parties, il se trouve continuellement impuissant à connaître l'un et les autres, attendu qu'il est incapable de savoir les parties sans le tout ni le tout indépendamment des parties<sup>4)</sup>.

Voilà où nous arrivons en admettant que Pascal n'a pas rejeté la réalité du monde extérieur: à des résultats purement négatifs quant à la connaissance qu'on peut acquérir des choses; et de tout ce qui précède il suit que l'homme est incapable de savoir la vérité. Il est également impuissant à connaître le bien et la justice. Le même scepticisme que Pascal a montré dans ses investigations sur la vérité va encore l'accompagner plus loin dans son examen du bien et de la justice. Le vrai, le bon et le juste, ce sont trois vérités corrélatives, qui se tiennent, intimement unies, ou plutôt c'est le triple mode sous lequel se manifeste la vérité elle-même. Celle-ci a besoin de trois formes pour paraître, toutes trois inséparables, de sorte que l'absence de l'une implique nécessairement l'absence des deux autres. Cette théorie, quoiqu'elle ne soit point exposée formellement dans les Pensées, ne s'y trouve pas moins marquée, pour ainsi dire, à chaque page. Le problème du bien et du juste est donc ici déjà entièrement résolu. La morale de Pascal se déduisant de sa métaphysique, l'homme, qui n'a pu arriver à la notion de la vérité, ne pourra non plus parvenir à celle du bien et de la justice. Impuissant sous le rapport de la connaissance, il le sera aussi relativement à la morale.

Dans son entretien avec de Sacy, Pascal, discourant sur Épictète et parlant de ses prétendues erreurs, en cite quelques-unes, par exemple, que le bonheur est dépendant de nous-mêmes<sup>5)</sup>, que notre volonté est libre<sup>6)</sup>, etc., et déclare que ce sont „des principes d'une superbe diabolique.“ Quoi!

1) P. 16—17.

2) P. 1—7.

3) P. 10.

4) P. 15—16.

5) Τὸ ἄλλου παρὰ φύσιν, σοὶ κακὸν μὴ γενέσθω. οὐ γὰρ συνταπεινούσθαι πέφυκας, οὐδὲ συνατυχεῖν, ἀλλὰ συνευτυχεῖν. Ἄν δέ τις ἀτυχή, μέμνησο ὅτι παρ' αὐτὸν ἀτυχεῖ. Ὁ γὰρ Θεὸς πάντας ἀνθρώπους ἐπὶ τὸ εὐδαιμονεῖν, ἐπὶ τὸ εὐσταθεῖν ἐποίησε. Διατριβαί, — Édition de J. Schweighæuser — I. III, c. 24, 1—2. — Ἐξέταξε σαυτὸν, πότερον πλουτεῖν θέλεις, ἢ εὐδαιμονεῖν. καὶ εἰ μὲν πλουτεῖν, ἴσθι ὅτι οὔτε ἀγαθόν, οὔτε ἐπὶ σοὶ πάντη· εἰ δὲ εὐδαιμονεῖν, ὅτι καὶ ἀγαθόν, καὶ ἐπὶ σοὶ· ἐπεὶ τὸ μὲν, τύχης ἐπίκαιρον δάνειον· τὸ δὲ τῆς εὐδαιμονίας, προαιρέσεως. Fragmenta, XIX.

6) Προαίρεσιν δὲ τί ἐμποδίζειν πέφυκεν; Ἀπροαίρετον οὐδέν· αὐτὴ δ' ἑαυτὴν, διαστραφεῖσα. διὰ τοῦτο κακία μόνη αὐτὴ γίνεται, ἢ ἀρετὴ μόνη. Διατριβαί, I. II, c. 23, 19. — Προαίρεσιν οὐδὲν δύναται κωλύσαι ἢ βλάψαι ἀπροαίρετον, εἰ μὴ αὐτὴ ἑαυτὴν. Id. I. III, c. 19, 2. — Ἐγὼ οὐ πώποτε θέλων ἐκωλύθην, οὔτ' ἠναγκάσθην μὴ θέλων. Καὶ πῶς τοῦτο δυνατόν; Προσκατατέταχά μου τὴν ὀρμὴν τῷ Θεῷ. Θέλει μ' ἐκείνος πυρέσσειν; καὶ γὰρ θέλω. Θέλει ὀρμᾶν ἐπὶ τι; καὶ γὰρ θέλω. Θέλει ὀρέγεσθαι; καὶ γὰρ θέλω. Θέλει με τυχεῖν τινος; καὶ γὰρ βούλομαι. Οὐ θέλει; οὐ βούλομαι. Ἀποθανεῖν με θέλει; στρεβλωθῆναι με θέλει; ἀποθανεῖν οὖν θέλω. στρεβλωθῆναι οὖν θέλω. Τίς ἐτι με κωλύσαι δύναται παρὰ τὸ ἐμοὶ φαινόμενον, ἢ ἀναγκάσαι; Οὐ μᾶλλον ἢ τὸν Δία. Id. I. IV, c. 1, 89—90.

nous ne sommes pas libres? Mais du moment que la liberté nous manque, que toute activité volontaire fait défaut en nous, peut-il être réellement question de morale? Non. Là où il n'y a pas de liberté, il n'y a pas non plus d'obligations, il n'y a pas de devoirs, et la vertu est alors un vain mot<sup>1)</sup>.

Le dialogue entre de Sacy et l'auteur des *Pensées*, sur lequel nous avons dû revenir, eut lieu — nous le répétons — à Port-Royal-des-Champs, pieux monastère aujourd'hui détruit, jadis animé et florissant, où s'était établi le Jansénisme, doctrine qui, pour avoir plus d'une affinité avec le calvinisme, n'en prétendait pas moins demeurer au sein de l'Église, et qui repose, au fond, sur deux dogmes, le dogme du péché originel et celui de la grâce. L'Église est aussi attachée à ces deux dogmes; mais elle a condamné la manière immodérée, excessive dont les traite le Jansénisme. Elle enseigne la corruption de la nature humaine amenée, à la suite de la révolte d'Adam contre Dieu, du premier homme sur la terre contre son auteur, et la nécessité d'une réparation. Selon elle, l'homme est déchu de l'état primitif de grandeur et d'innocence où il fut créé; il n'est plus cet être noble et pur à qui le livre de la vérité était tout ouvert et qui accomplissait le bien avec une parfaite liberté; sa raison et sa volonté, atteintes dans sa chute, ne sont plus aussi puissantes qu'à l'origine. Cependant il n'est pas complètement impossible à sa raison de connaître le vrai, ni à sa volonté d'accomplir le bien. Voilà ce qu'admet l'Église. Quant au Jansénisme, il prétend que, depuis que le premier représentant du genre humain est tombé, la raison et la volonté sont absolument incapables du vrai et du bien et que la grâce, ce don de Dieu que l'Église proclame indispensable à l'homme pour acquérir les vérités et les vertus surnaturelles dont dépend son salut dans la vie éternelle qui suit celle d'ici-bas et utile à sa nature qu'elle soutient, à sa raison qu'elle éclaire et à sa volonté qu'elle fortifie, — que la grâce n'est pas accordée à tous les hommes, mais seulement aux prédestinés, aux élus, en qui elle opère, leur communiquant à la fois et la pensée d'agir et le pouvoir d'exécuter l'action. Or, puisque Pascal, conversant avec de Sacy sur Épictète, déniait déjà la liberté à l'homme, il est clair qu'il la lui a refusée plus nettement encore après être entré à Port-Royal, dans le cœur du Jansénisme. Il embrassa avec enthousiasme la doctrine de cette secte et mit à son service toute sa passion et tout son génie; il en devint le champion le plus habile, ainsi que le prouvent les Provinciales, et l'adepte le plus ardent, comme nous le voyons par cette célèbre affaire du Formulaire où, les religieuses de Port-Royal ayant été sommées, ensuite d'un Mandement des Vicaires généraux du diocèse de Paris, de signer une déclaration par laquelle elles se soumettaient à la décision du Saint-Siège, qui avait condamné cinq Propositions de l'Augustinus de Jansénius, il se prononça avec énergie et véhémence contre la signature, inspiré en cela de l'esprit de sa sœur Jacqueline, et, d'un sentiment opposé à celui des docteurs et confesseurs de la Communauté, conseilla de résister à l'autorité canonique de Rome<sup>2)</sup>. Une fois dans la

<sup>1)</sup> Pascal dit dans les *Pensées* que „nous ignorons ce que nous sommes et ce que nous devons faire,“ et que „nous ne connaissons ni notre condition, ni notre devoir,“ — p. 225 — et il s'y exprime sur la vertu comme suit: „Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le contre-poids de deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires: ôtez un de ces vices, nous tombons dans l'autre.“ P. 426.

<sup>2)</sup> Lettres, opuscules etc. Addition au mémoire touchant la vie de la Sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie Pascal, p. 76—77. — Idem. Lettre de la Sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie Pascal à la Sœur Angélique de Saint-Jean, p. 402—414. — Id. Extrait d'un mémoire de Marguerite Perier relatif aux discussions qui eurent lieu entre Pascal et MM. de Port-Royal, à l'occasion du Formulaire, p. 462—466. — Des *Pensées* de Pascal, par V. Cousin. Préface de la nouvelle édition, p. XL—XLII. — Port-Royal, par Sainte-Beuve, t. III, p. 17—32 et 263—284. — Pascal, sa vie etc., par l'abbé Maynard, t. I, p. 540—556. — Blaise Pascal, sein Kampf gegen die Jesuiten und seine Verteidigung des Christentums. Von Thor Sundby. Aus dem Dänischen übersetzt von Dr. Heinr. P. Junker. Oppeln, 1885. P. 63.

Il y eut plusieurs Mandements des Vicaires généraux de Paris pour le Formulaire. Celui-ci, qui contenait la condamnation de cinq Propositions relatives à la grâce tirées de l'ouvrage théologique in-folio de Jansénius, devait être signé par les ecclésiastiques et les membres des ordres religieux du diocèse. Le premier Mandement parut le 8 juin 1661. Les Vicaires l'avaient donné malgré eux et d'accord avec les Solitaires, qui avaient même aidé à le dresser. Composés

grâce de Jésus-Christ, il enveloppa de son mépris tout ce qui n'était pas cette grâce, et, de même que Jansénius, il proclama, mais avec des mots vibrants comme des javelots lancés d'une main vigoureuse, la faiblesse et le néant de la nature humaine. Lui aussi a donc prétendu que la faute d'Adam a rejailli sur tous ses descendants, que depuis lors la raison est radicalement incapable du vrai et la volonté du bien,

adroitement, il ménageait — autant que cela était possible — les sectateurs de l'évêque d'Ypres, ne leur demandant qu'un silence respectueux sur la question de fait — la doctrine de Jansénius touchant les cinq Propositions — et la croyance à l'égard de la foi. Pascal, semble-t-il, n'a pas été étranger à sa rédaction. Cependant, si l'Ordonnance était accommodante, la formule à signer, en revanche, ne permettait guère de biaiser et de dissimuler, car elle était positive. Les deux pièces se contredisaient assez ouvertement l'une l'autre, en sorte que les religieuses de Port-Royal, à qui répugnaient les ambages, les déguisements, mais qui pourtant ne désiraient point devenir rebelles aux Puissances de l'Église, ne savaient dans leur perplexité quel parti prendre. Jacqueline Pascal de Sainte-Euphémie surtout, alors sous-prieure et maîtresse des novices aux Champs, éprouva une profonde amertume de cœur sur ce caractère équivoque et louche de la Signature. Comme le chagrin oppressait trop fortement son âme, elle essaya d'en alléger le poids en mettant ses doutes et ses angoisses dans une longue lettre qu'elle écrivit à la Sœur Angélique de Saint-Jean, sous-prieure au monastère de Port-Royal de Paris. Cette lettre, elle l'envoya d'abord à Arnauld, comme le principal arrangeur du Mandement, car, à vrai dire, elle l'adressait à tous ceux qui s'étaient entremis dans l'affaire. Ne voulant pas néanmoins „faire hautement une profession de foi,“ à cause des conséquences funestes qui en auraient résulté, elle signa, mais mourut peu de temps après du trouble et de la douleur qu'exciterent en elle les scrupules de sa conscience. Cependant, un arrêt du Conseil d'État ayant révoqué le Mandement des grands Vicaires, ceux-ci en donnèrent un autre, différent du précédent, lequel excluait cette fois les réserves et enjoignait la Signature pure et simple; ils en publièrent plus tard un troisième. Lorsque la seconde Ordonnance eut paru, Port-Royal délibéra sur la décision qu'il y avait à prendre en l'occurrence; on fut d'avis que les religieuses pourraient signer, après avoir employé préalablement certain „considérant.“ Pascal s'opposa à toute phrase restrictive avec énergie et fermeté. S'il ne participa pas peut-être à la rédaction du premier Mandement, malgré le Recueil d'Utrecht, qui l'assure, — Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal. Utrecht, MDCCXL. Mémoire sur la vie de Pascal, p. 311 — si peut-être aussi, loin de montrer de la condescendance et de faiblir, il le désapprouva, du moins n'en avons-nous aucune preuve, même apparente; et il serait étonnant que, dans le cas où il n'aurait point usé de tactique et consenti à un accommodement, nous n'eussions pas quelque document qui l'attestât, tandis que nous savons par des pièces authentiques que, lors de la seconde Ordonnance, il résista franchement, au nom de la vérité, à ses amis et repoussa leur formule restrictive. Jacqueline de Sainte-Euphémie témoigna résolument, dans sa lettre mémorable, la plus noble aversion pour les finesses, les subtilités; elle mourut victime de la Signature; et c'est pourquoi, pensant à la conduite droite et nette que tint Pascal par rapport au second Mandement, nous avons dit qu'il s'inspira de l'esprit de sa sœur. Mais M. le docteur Dreydorff n'est pas de cet avis. Il combat vivement l'opinion que Jacqueline de Sainte-Euphémie a indiqué à son frère, par son exemple, la voie qu'il devait suivre dans l'affaire du Formulaire, et prétend que non-seulement Pascal ne s'est porté à aucune condescendance à l'endroit du premier Mandement, qu'il n'a pas biaisé, mais, au contraire, qu'il communiqua en cette occasion son feu à Jacqueline, la dirigea et lui donna l'idée de sa lettre à la Sœur Angélique de Saint-Jean. — Pascal, sein Leben und seine Kämpfe. Leipzig, 1870. P. 424 et suiv. — La place nous manque pour entrer ici dans une critique approfondie et détaillée des assertions de M. le pasteur Dreydorff, lesquelles se rattachent à celles de Reuchlin, qui, du reste, n'a pas appuyé les siennes de la moindre preuve. — Pascal's Leben etc. P. 196, la note, et 198. — On ne saurait dire la même chose de M. Dreydorff; chez lui, les arguments abondent; toutefois il faut convenir que leur choix n'a pas été heureux. Nous ne soutiendrons point formellement que Pascal a prêté sa plume à la rédaction du premier Mandement, ou qu'il a montré alors de la complaisance et joué un rôle conciliateur, parce que nous ne sommes pas en état d'établir ces points d'une manière péremptoire; d'un autre côté, certain passage du billet à Arnauld, dont Jacqueline de Sainte-Euphémie accompagna la lettre qu'elle lui envoya, où il est parlé de quelqu'un qui a trempé dans l'affaire de la première Ordonnance, „de celui qui y a eu bonne part,“ ne peut, selon nous, se rapporter avec vraisemblance qu'à Pascal. Mais quand M. Dreydorff, mettant en avant V. Cousin, affirme d'une façon précise que, à ne considérer que sa forme, la lettre ressemble peu, ou plutôt ne ressemble point du tout, aux lettres de Jacqueline de Sainte-Euphémie, nous nous demandons, étonné, s'il a lu attentivement la correspondance et les écrits de la sœur de Pascal. Ce dernier, laissant courir sa plume, pouvait, sans doute, produire ce document, car il n'est pas indigne de lui; mais croire que Jacqueline, pour le dresser, a eu besoin de l'aide de son frère, c'est ignorer réellement les admirables facultés et le don naturel du style que cette jeune femme avait reçus en partage. Enfin, — il est temps de terminer cette note — nous sommes encore plus surpris d'apprendre de M. Dreydorff que la lettre, principalement là où est critiqué le procédé de signature et de déclaration de foi, contient les tournures et les expressions particulières à Pascal, comme: *encore qu'il soit, quoiqu'on pût dire, c'est à, ce n'est pas à; passion, ignorance, confondre, tellement,* etc., et qu'ainsi il y a collaboré. *Encore que,*

et que l'homme a besoin nécessairement d'un secours surnaturel, de la grâce, pour être par elle arraché à sa corruption et mis en possession de la vérité, du bien et de la justice<sup>1)</sup>.

La nature tout entière de l'homme étant corrompue, sa raison est en conséquence viciée, sa volonté dépravée, et il se trouve absolument impuissant pour le bien. Comme il n'est pas un être libre, il appartient donc au fatalisme? Mais qui agit en lui? Est-il poussé „par un Dieu bon, par un démon méchant, ou à l'aventure?“ Comment le serait-il par Dieu, si, selon les lumières naturelles, la réalité de son existence lui est inaccessible?<sup>2)</sup> Nous sommes ici dans l'ignorance. Ce qu'il y a de certain toutefois, c'est que, puisque la volonté n'est pas libre, elle ne saurait avoir besoin de lois morales qui déterminent et règlent son emploi. Aucune obligation et aucun devoir n'incombent à l'homme envers ses semblables et lui-même, l'obligation et le devoir ne pouvant se rencontrer que dans un être libre. De plus, si, selon Pascal, abandonnés à nous-mêmes, „et comme égarés dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui nous y a mis,“ nous ignorons „ce que nous sommes et ce que nous devons faire,“ nous ne connaissons „ni notre condition, ni notre devoir<sup>3)</sup>,“ sur quelle base s'appuie alors la morale, sur quel principe repose-t-elle? Sans la connaissance du devoir, elle est impossible. La question du bien et du mal demeure de cette façon insoluble à l'homme, comme celle du vrai et du faux. De même qu'il essaye inutilement de venir sur les traces de la vérité, il s'efforce en vain à trouver le souverain bien. Il le demande continuellement à tout ce qui l'environne, à tout, aux vices, aux crimes, à la mort<sup>4)</sup>, et, ne parvenant jamais à le posséder, il est toujours malheureux<sup>5)</sup>.

ferons-nous observer, ne se trouve que trois fois dans la lettre, qui a douze pages; or, nous rencontrons cette locution conjonctive deux fois à chacune des pages 161, 162 et 168 de l'Écrit de Jacqueline sur le mystère de la mort de Notre-Seigneur J.-C., — Lettres, opuscules etc. — d'où peut-être il faudrait inférer, d'après un raisonnement analogue à celui de M. Dreydorff, que la lettre, en effet, n'est point de la Sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie, *encore que* y paraissant trop rarement; *quoiqu'on pût dire* ne s'y lit pas, mais *quoique l'on peut dire*, avec l'indicatif, car, au XVII<sup>e</sup> siècle, ce mode a été employé parfois au lieu du subjonctif après la conjonction *quoique*; *passion*, comme *quoique l'on peut dire*, ne s'y voit qu'une fois. Décidément, l'argument est frivole.

<sup>1)</sup> „N'attendez pas, dit la Sagesse de Dieu, ni vérité, ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formés, et qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formés. J'ai créé l'homme saint, innocent, parfait; je l'ai rempli de lumière et d'intelligence; je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'homme voyait alors la majesté de Dieu. Il n'était pas alors dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même, et indépendant de mon secours. Il s'est soustrait de ma domination; et, s'égalant à moi par le désir de trouver sa félicité en lui-même, je l'ai abandonné à lui . . .“ — P. 207—208. — Le premier représentant de la race humaine sur le globe ayant péché, sa faute a passé dans toute sa postérité. Nous ne concevons pas la nature de son péché et la transmission qui s'en est faite dans ses descendants „passe notre capacité.“ — P. 215. — Ce péché contracté par tous en la personne d'Adam, le péché originel, est „folie devant les hommes,“ dit Pascal; et il avertit qu'on ne doit pas lui reprocher „le défaut de raison en cette doctrine,“ attendu qu'il „la donne pour être sans raison.“ „Mais,“ ajoute-t-il, „cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes.“ — P. 143—144 et 212. — Il n'en reste pas moins vrai que nous naissons dans le péché et que nous sommes corrompus. — P. 195, 211, 212, 213, 215, etc. — La raison est corrompue. — P. 456. — La volonté est dépravée. — P. 393. — Nous n'avons ni la vérité ni le bien, et c'est en vain que les philosophes veulent nous persuader du contraire. — P. 52 et 209—210. — Nous sommes dans l'erreur et le mal, dans la concupiscence. — P. 57, 143 et 153; 111, 379 et 398. — La grâce de Jésus-Christ peut seule nous délivrer, nous éclairer et nous guérir. — P. 255, 322, 407, etc. — Toutefois cette grâce est accordée aux uns et refusée aux autres. „On n'entend rien aux ouvrages de Dieu,“ a écrit Pascal, — nous nous permettons de répéter cette citation — „si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer les autres.“ P. 310. Voir, en outre, la page 256, „Et cependant ce Testament,“ etc., ainsi que l'art. XX et les deux fragments du num. 42 de l'art. XXV.

<sup>2)</sup> „Nous ne connaissons ni l'existence ni la nature de Dieu.“ — P. 171. — Cette phrase doit s'ajouter à celle que nous avons déjà rapportée: „Nous sommes incapables de connaître ni ce que Dieu est, ni s'il est.“

<sup>3)</sup> P. 201 et 225.

<sup>4)</sup> P. 145—148.

<sup>5)</sup> Voir, sur le malheur de l'homme, l'art. IV, lequel se termine par ces mots: „Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux

Une preuve du malheur de l'homme, à laquelle Pascal s'attache avec une sorte de préférence, est son agitation. Sans cesse occupé au dehors, non en lui-même, il remue, tracasse, recherche la distraction, le tumulte, le bruit. Le repos est indubitablement l'élément du bonheur. Mais le moyen de l'obtenir? Et puis, supposé que, ayant vaincu tous les obstacles, on arrivât au repos, extérieur et intérieur, „l'ennui, de son autorité privée,“ remarque Pascal, „ne laisserait pas de sortir au fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin<sup>1)</sup>.“

La justice est enfin le troisième mode de la vérité. C'est le vrai dans la société. L'homme s'évertue à l'atteindre, déployant le même zèle et la même persévérance que dans sa poursuite des deux autres vérités; mais il court après une ombre et, quoique l'idée de justice soit là, elle reste pour lui à l'état de notion abstraite, sans réalité, c'est-à-dire que le mot seul existe et non la chose. S'il la connaissait, il la fixerait; elle serait universelle, sans changements, une, la même dans toutes les nations et dans tous les temps. Il l'ignore et décore du nom de justice ce qui ne l'est point, appelant ainsi ce qui n'est pas immuable, ce qui n'est pas constant, ce qui varie de qualité selon les climats et les âges, en un mot „les fantaisies et les caprices“ des peuples. „L'un dit,“ a écrit Pascal, copiant Montaigne, „que l'essence de la justice est l'autorité du législateur; l'autre, la commodité du souverain; l'autre, la coutume présente, et c'est le plus sûr: rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi; tout branle avec le temps. La coutume fait toute l'équité, par cette seule raison qu'elle est reçue; c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à son principe l'anéantit<sup>2)</sup>.“ Au défaut de la justice, il faut donc se tenir à la coutume. Celle-ci remplace la justice, comme elle remplace la nature; car, nous l'avons vu, les principes naturels de l'homme sont ses principes accoutumés; et ces derniers ne sont devenus ses principes naturels que parce qu'il a perdu sa vraie nature.

„Le premier qui ayant enclos un terrain,“ a écrit Jean-Jacques Rousseau, „s'avisa de dire, *ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre-humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne<sup>3)</sup>!“ Pascal, avant Rousseau, a dit, sans pathos, simplement, froidement: „Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants; c'est là ma place au soleil. Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre<sup>4)</sup>.“ Nous trouvons ailleurs ces mots: „Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien; et ils ne sauraient avoir de titre pour montrer qu'ils le possèdent par justice, car ils n'ont que la fantaisie des hommes<sup>5)</sup>.“ Et encore ceci: „Sans doute l'égalité des biens est juste<sup>6)</sup>.“ Les principes énoncés dans ces trois passages des *Pensées*: que les possesseurs ne possèdent pas en vertu d'un titre légitime de propriété et que la terre et les biens qu'elle produit ne sauraient appartenir à quelques-uns seulement, attendu que tous y ont droit, sont

qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour: c'est l'image de la condition des hommes.“ P. 70.

<sup>1)</sup> P. 63.

<sup>2)</sup> Nous avons pris la liberté de citer de nouveau ces paroles qui se trouvent, avec des omissions, dans une des notes précédentes. — Pascal a dit encore: „La justice est ce qui est établi; et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies.“ P. 84. — Voir les paragr. 8 de l'art. III, 3 et 5 de l'art. VI et 111 de l'art. XXV. En outre: „L'affection ou la haine changent la justice de face;“ etc. — P. 38. — Et: „Si nos magistrats avaient la véritable justice,“ etc. P. 40.

<sup>3)</sup> Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. — Collection complète des Œuvres de J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve. A Geneve. MDCCLXXXII—LXXXIX. — T. I, p. 87.

<sup>4)</sup> P. 109.

<sup>5)</sup> P. 52.

<sup>6)</sup> P. 85.

devenus des axiomes du socialisme moderne. Cependant, comme la guerre s'ensuivrait infailliblement, si chacun voulait faire prévaloir les droits indéniables qu'il a aux produits du sol, il est nécessaire qu'une autorité soit constituée, puissante, réprimante et qui impose à tous ses décisions qu'il faut subir dans l'intérêt de la paix. C'est ainsi que la force souveraine intervient et fonde le droit proprement dit. La ressemblance de Pascal avec Hobbes est frappante. Selon l'auteur du Léviathan, la nature a donné à tous les hommes indistinctement les mêmes droits à chaque chose<sup>1)</sup>. Mais voilà la guerre ouverte dans le monde, la guerre de tous contre tous<sup>2)</sup>. Or, le combat perpétuel de l'homme contre l'homme ne pouvant avoir lieu qu'au détriment de la conservation de la race humaine qu'il menace d'extinction et étant évidemment incapable de favoriser le bonheur des individus, il faut établir une puissance publique absolue, qui empêche l'anarchie, fasse régner la paix et impose à chacun sa volonté. De cette puissance despotique et forte une fois constituée, naît le droit, pris dans sa signification particulière<sup>3)</sup>. L'autorité arbitraire remise à un seul organe dominant, „la puissance des rois,“ qui „est la plus grande et la plus importante chose du monde,“ Pascal ne laisse pas toutefois de la décrier, déclarant qu'elle n'est point fondée seulement sur la raison du peuple, mais encore sur sa „folie,“ et bien plus sur sa folie que sur sa raison. Que le droit soit placé dans la force, qui soutient la justice mise dans le fait passé en coutume, cela doit être accepté; la force et la coutume ne sont assurément ni raisonnables ni justes; mais se refuser à les recevoir, c'est donner prise à la révolution dans la société. Il faut les subir, sinon le bouleversement deviendra général; tout sera détruit. Devant cette perspective, il importe de se soumettre. Pascal, lui, se résigne, — non sans prononcer le mot „usurpation<sup>4)</sup>.“

<sup>1)</sup> „Natura dedit unicuique jus in omnia.“ Elementorum philosophiæ sectio tertia, De Cive. — Thomæ Hobbes Malmesburiensis Opera philosophica quæ latine scripsit omnia in unum corpus nunc primum collecta studio et labore Gulielmi Molesworth. Londini, MDCCCXXXIX. — Vol. II, p. 164.

<sup>2)</sup> „Bellum omnium in omnes.“ Ibid., p. 166. — Opera philosophica. Leviathan, sive de materia, forma, et potestate Civitatis ecclesiasticæ et civilis. Vol. III, p. 127.

<sup>3)</sup> Leviathan, p. 132.

<sup>4)</sup> Voir, pour tout ce que nous venons de dire sur la force, le droit et la coutume, les paragr. 5, 6, 7, 12 et 13 de l'art. V, 7, 8, 40 et 52 de l'art. VI, ainsi que les pages 39—40, „Les seuls gens de guerre“ etc., et 49—50, „L'art de fronder, et bouleverser les États,“ etc.

Fin de la première partie.

